

Histoire et Philatélie

L'Italie



Table des matières

I. La première Italie (...-III^e siècle a.C.)

1. Les premiers occupants de la péninsule italienne
2. La naissance et la croissance de Rome

II. L'Italie romaine (III^e siècle a.C.- 476)

1. Les conquêtes
2. Jules César
3. Vers l'Empire
4. Les premiers empereurs
5. Le déclin et la fin

III. La période "barbare" (476-900)

IV. De 900 à 1250

1. La fondation du Saint-Empire romain germanique
2. La querelle des investitures
3. L'arrivée des Normands en Italie méridionale
4. L'essor des villes
5. La dynastie des Hohenstaufen

V. De 1250 à 1400

1. Les dynasties d'Anjou et d'Aragon
2. La crise pontificale
3. Le développement des seigneuries
4. La culture et l'art du Trecento (XIV^e siècle)

VI. Le XV^e siècle

1. Le puzzle italien dans la première moitié du XV^e siècle
2. La deuxième moitié du XV^e siècle
3. L'art du Quattrocento (XV^e siècle)

VII. Le XVI^e siècle

1. Les campagnes militaires françaises de Charles VIII et Louis XII
2. François I^{er} et Charles Quint
3. Les grands noms de la Renaissance
4. La deuxième moitié du XVI^e siècle
5. les papes de la Contre-réforme. Le concile de Trente
6. La littérature, l'art et l'architecture

VIII. Le XVII^e et le XVIII^e siècle

1. De 1600 à 1714
2. De 1714 à 1792
3. Le triomphe du style baroque

IX. Le “Risorgimento” (1792-1849)

1. Napoléon Bonaparte (1796-1815)
2. De 1815 à 1848

X. L’unification (1849-1870)

XI. De 1870 à 1918

XII. L’ère fasciste (1919-1945)

1. L’échec italien à la conférence de la paix
2. Fiume
3. Le fascisme au pouvoir
4. La deuxième guerre mondiale

XIII. La République italienne (1946-...)

1. La politique intérieure
2. La question de Trieste
3. La dimension européenne
4. L’Italie du XXI^e siècle

I. La première Italie (...-III^e siècle a.C.)

1. Les premiers occupants de la péninsule italienne

L'Italie a toujours été un puzzle, et ce n'est qu'à la fin du XIX^e siècle que les pièces de ce puzzle se sont rassemblées pour former l'Italie actuelle.

L'on a toujours tendance à confondre l'histoire de l'Italie avec celle de Rome. Rien n'est moins vrai : jusqu'au IV^e siècle avant notre ère, Rome n'était qu'une cité de dimension modeste, que rien ne semblait prédisposer à devenir le centre du monde antique.



Carte de l'Italie actuelle (Extrait de <http://www.infoplease.com/atlas/country/italy.html>)

Il faut dès le départ distinguer trois grandes régions dans l'Italie primitive :

- L'Italie septentrionale, occupée par des tribus d'origine *celtique*. Elles occupaient grosso modo les provinces actuelles du Piémont, de la Lombardie, de l'Émilie-Romagne et de la Vénétie, et étaient surtout installées dans la plaine fertile du Po. Les Romains parlaient des "barbares de la Gaule cisalpine". Ces Celtes effectuèrent à intervalles réguliers des incursions de pillage vers le sud. La plus célèbre de ces incursions a été celle de 390 a.C., avec le sac de Rome.

- La Sicile et l'Italie méridionale, théâtre d'une intense colonisation *grecque*. Surtout à partir du VII^e siècle a.C., les Grecs fondèrent un grand nombre de comptoirs, qui devinrent rapidement des grandes cités prospères, comme Poseidonia (Paestum) en Campanie, Tarente en Apulie, Sybaris en Calabre, Agrigento, Gela, Selinunte, Segesta et Syracuse en Sicile. L'ensemble formait la "Magna Graecia", et c'est d'ici que la culture, la langue et la civilisation helléniques sont remontées vers le nord pour se confondre avec les éléments étrusques et former les bases de la culture romaine.



1978, n° 1338
Paestum



Saint-Marin, 1959, n° 473
Selinunte



1984, n° 1626
Syracuse



1997, n° 2222
Gela



1982, n° 1539



Agrigento



Saint-Marin, 1959, n°s 475 & 476

- Enfin au centre, entre les Celtes au nord et les Grecs au sud, il y avait les *Étrusques*. Ils occupaient toute la région entre la plaine du Po et la Campanie, grosso modo la Toscane, l'Ombrie et le Latium. L'origine des Étrusques demeure une énigme. Ils drainaient le commerce de la Méditerranée occidentale, et eurent leur apogée au VI^e siècle a.C., avant de connaître le déclin à partir du V^e siècle a.C. Refoulés progressivement par les Celtes, les Syracusains, les Samnites, et les Latins, la prise de Volsini par les Romains en 265 a.C. marqua la fin de l'Étrurie.

Mais leur civilisation allait survivre : l'art, l'architecture, la religion, l'administration des villes, la conception de la société sont autant d'éléments qu'ils ont laissés en héritage aux Romains. La civilisation romaine est née d'un mélange de ces éléments avec ceux apportés par les Grecs de l'Italie méridionale.

Fait rarissime dans les civilisations de l'Antiquité, chez les Étrusques l'épouse était dans le couple admise sur un pied d'égalité avec le mari. Cela se voit très nettement dans les sarcophages étrusques, comme celui de Cerveteri.



*Saint-Marin, 1971, n°s 787/790
Exemples de l'art étrusque*



*1979, n° 1382
Orvieto*



*2004, n° 2708
Viterbo
Villes d'origine étrusque*



*1981, n° 1494
Tarquinia*



*France, carte maximum de 2007 avec le n° autoadhésif 111
Art étrusque : le sarcophage des époux, de Cerveteri*

2. La naissance et la croissance de Rome

Tout le monde connaît l'origine légendaire de Rome : deux jumeaux, Romulus et Remus, abandonnés près du Tibre et allaités par une louve, marquèrent les limites d'une cité nouvelle. La ville, fondée en 753 a.C., reçut le nom de Rome, en souvenir de Romulus qui tua son frère après une querelle.

Ce mythe de la fondation de Rome a été soigneusement entretenu par les Romains, qui devenaient ainsi les "fils de la louve". Les grands auteurs romains, comme Tite Live ("Ab urbe condita") et Cornelius Nepos ("De viris illustribus"), dont de nombreux collégiens apprennent et analysent encore maintenant les textes, ont propagé la légende avec fierté et enthousiasme. Les timbres ne manquent également pas.



*1938, n° 419
Romulus délimitant la nouvelle cité*



*1929, n°s 224, 237 & 239
La louve allaitant Romulus et Remus*



1944, n° 451



1960, n° 812



1997, n° 2221



Fiume, 1919, n° 58

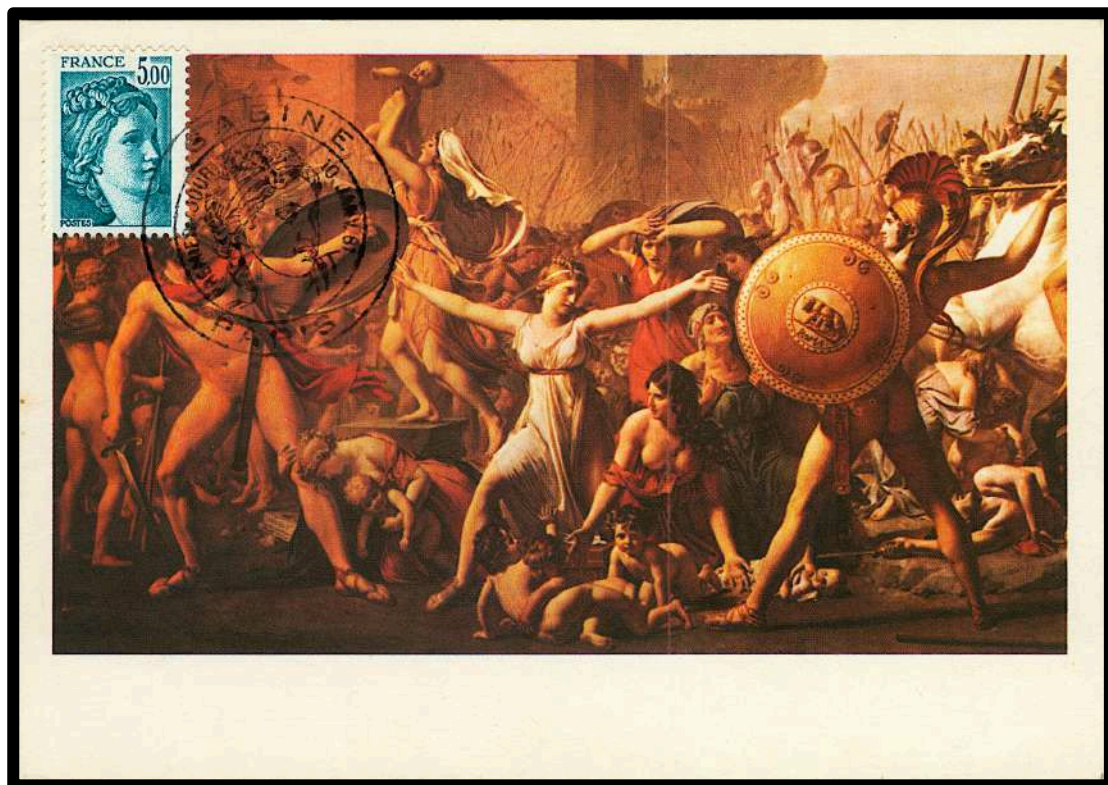
La louve allaitant Romulus et Remus

Les six rois qui succédèrent à Romulus à la tête de la nouvelle ville sont tous aussi légendaires, ainsi que l'instauration de la “*République romaine*” en 509 a.C., après l'assassinat du dernier roi, Tarquin le Superbe, qui s'était comporté en tyran.

En vérité, Rome n'était au début qu'une petite ville étrusque, bâtie près du Tibre, sur sept collines, pour des raisons de sécurité et de salubrité. Quelques grandes familles, les *gentes*, possédaient l'essentiel du pouvoir. Tous ceux qui n'appartenaient pas à une *gens* formaient la *plèbe*. La “révolution” de 509 a.C. n'était en fait rien de plus qu'une réaction de l'aristocratie locale pour éliminer les gouvernants étrusques, qui étaient déjà en perte de vitesse.

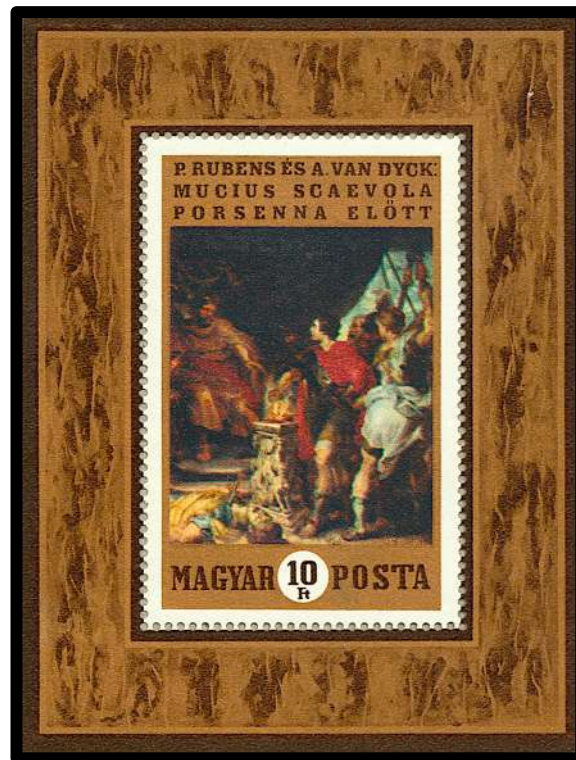
Pendant plus de deux siècles et demi (environ de 500 à 250 a.C.), l'histoire de cette “République romaine” est celle d'une lutte incessante contre ses ennemis et ses rivaux.

- D'abord contre ses voisins immédiats, comme les Sabins, les Èques, les Volsques, les Samnites, etc. Un épisode célèbre, bien qu'entièrement dû à l'imagination fertile de Tite Live, est celui de l'enlèvement des Sabines. Craignant la naissance d'une ville rivale, les Sabins avaient interdit à leurs femmes d'épouser des Romains. Ces derniers résolurent le problème en effectuant un enlèvement collectif des femmes sabines.



France, carte maximum de 1981 avec le n° 2123
“L'enlèvement des Sabines”, de Jacques-Louis David

- Ensuite, contre les Étrusques, dont l'ultime défaite en 265 a.C. marqua la fin. Un épisode célèbre (et légendaire) est celle où Mucius Scaevola se laissa brûler la main, parce qu'elle avait été incapable de tuer Porsenna, le roi d'Étrurie.



Hongrie, 1969, bloc 80
"Mucius Scaevola devant Porsenna", de Rubens & Van Dyck

- Contre les Celtes, au nord. Les Celtes avaient saccagé Rome en 390 a.C., et ce n'est finalement que vers 220 a.C. que la Gaule cisalpine fut conquise et soumise.

- Finalement contre les habitants de la "Grande Grèce" au sud, où d'abord Syracuse, ensuite Tarente furent de redoutables adversaires. Tarente avait fait appel à Pyrrhus, roi d'Épire. Celui-ci mena Rome à deux doigts de sa perte, entre 280 et 275 a.C., en remportant plusieurs victoires contre les légions romaines, menaçant même Rome, mais toujours au prix de lourdes pertes, ce qui est à l'origine de l'expression "victoire à la Pyrrhus".



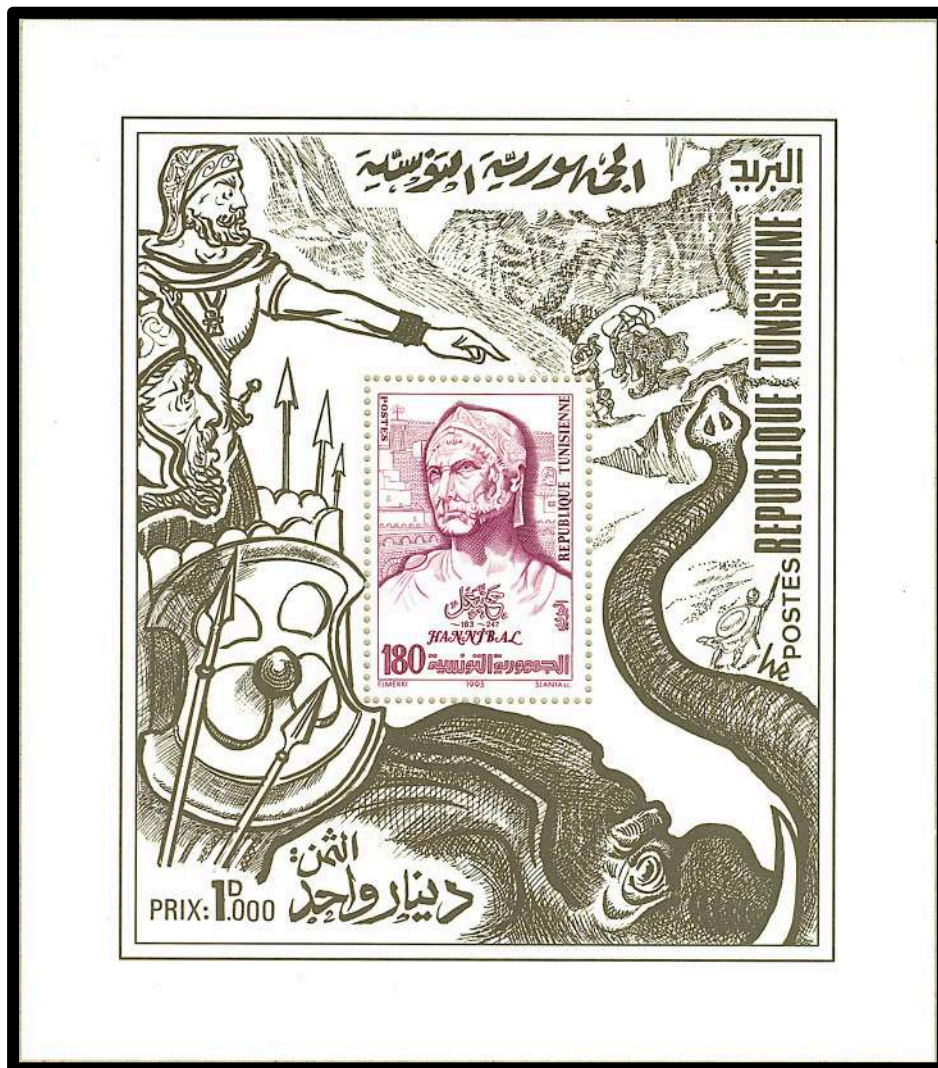
Albanie, 1990, n° 2245
Pyrrhus

II. L'Italie romaine (III^e siècle a.C.- 476)

1. Les conquêtes

Il fallut donc 250 ans à Rome pour évoluer d'une petite cité sans grande importance vers une ville dominant toute l'Italie, de la plaine du Po à la Sicile. Ces guerres furent une suite ininterrompue de succès et d'échecs. Elles furent souvent défensives, parfois offensives, mais le succès final de Rome était basé sur un élément que l'on ne retrouvait que rarement chez ses adversaires : une armée bien entraînée, bien armée, soumise à une discipline de fer.

La plus grande menace que connut Rome vint cependant d'Afrique : la cité phénicienne de *Carthage* était devenue la plus importante de la Méditerranée occidentale, et l'impérialisme croissant de Rome devait inévitablement se heurter aux intérêts commerciaux de Carthage.



Tunisie, 1995, bloc 27
Hannibal

La première guerre punique se déroula sur mer et sur terre, de 264 à 241 a.C., sans véritable vainqueur. Mais Carthage revint à la charge à partir de 236 en occupant l'Espagne, et en 218, Hannibal traversa les Alpes et entra en Italie. Il obtint d'abord d'éclatants succès, battant les légions romaines et menaçant la ville de Rome, mais il ne sut exploiter ses victoires. Le général romain Scipion alla mener la guerre en Afrique même, et Hannibal y fut finalement vaincu en 202. C'était la fin de la deuxième guerre punique.

Une troisième guerre punique, attisée sans repos par Caton, qui ne cessait de proclamer “*Carthago delenda est*” (Carthage doit être détruite), aboutit à la destruction finale et totale de cette grande cité en 146 a.C.



France, 1985, service n° 88
Les ruines de Carthage

L’expansion romaine semblait infinie : la Gaule cisalpine fut soumise vers 220 a.C. ; l’Espagne et l’Afrique du Nord furent envahies après la victoire contre Carthage ; l’Illyrie (= les territoires de la côte orientale de la mer Adriatique) fut conquise vers 200 a.C., rapidement suivie par la Macédoine et la Grèce. Vinrent ensuite l’Asie mineure et l’Anatolie.

Ces conquêtes amenèrent à Rome une richesse inouïe, dont profitaient surtout la noblesse et les classes aisées. Mais plus bas dans l’échelle sociale, il y avait la classe moyenne, constituée de petits et moyens propriétaires, de commerçants et d’artisans, ensuite il y avait la plèbe urbaine, et tout à fait en bas, les esclaves.

Rome avait cependant besoin de la plèbe pour grossir les effectifs de ses légions, et l’aristocratie avait déjà dû faire de nombreuses concessions, p.e. en nommant des tribuns plébéiens et en décrétant que l’un des deux consuls devait être issu de la plèbe.

Le pouvoir et les richesses, concentrés entre les mains de quelques familles de la *nobilitas*, engendrèrent de nombreuses crises sociales, la plus importante entre 133 et 121 a.C. Deux frères, Tiberius et Caius Gracchus, avaient essayé de rétablir un peu l’équilibre en faisant voter des lois de réforme agraire, mais ils furent tous deux massacrés par leurs adversaires.



2008, n° 3034
Tiberius & Caius Gracchus

Les conflits sociaux entre les *populares* (partisans de réformes en faveur du petit peuple) et les *optimates* (l’aristocratie conservatrice) allaient perdurer pendant presque un siècle, et dégénérer en guerres civiles, dont allaient profiter les militaires : l’armée n’était plus le rempart défensif et offensif, elle était devenu un instrument de pouvoir entre les mains de chefs ambitieux qui n’allaient pas hésiter à l’utiliser pour imposer leur volonté à la République.

C’est dans ce contexte que la première moitié du I^{er} siècle a.C. fut très pénible :

- Il y eut d’abord, vers 90 a.C., la révolte des alliés italiens de Rome, furieux de devoir participer aux efforts de guerre sans en tirer les mêmes avantages et privilèges que les citoyens romains. Rome gagna la guerre, mais dut quand même, pour assurer sa sécurité, accorder la citoyenneté romaine aux rebelles.

- Il y eut ensuite une véritable guerre civile, sanglante et sans merci, entre les *populares* de Marius et les *optimates* de Sylla. Ce dernier en sortit finalement vainqueur.
- Ensuite, de 73 à 71 a.C., la terrible révolte des esclaves, menée par Spartacus, que Rome eut beaucoup de peine à réprimer.



*Bulgarie, FDC de 1977 avec les n°s 2238/2240
2050^e anniversaire de la révolte des esclaves de Spartacus*

- Il y eut finalement, en 63 a.C., le coup d'État manqué de Catilina, dénoncé par Cicéron. Ce soi-disant coup d'État n'était en fait rien d'autre qu'une nouvelle tentative des *populares* pour restreindre les privilèges des *optimates*.



*1957, n° 748
Cicéron*

2. Jules César

Vers 60 a.C., le grand homme était Pompée. S'étant illustré en Espagne, il était considéré, après les déboires des années précédentes, comme le sauveur de la République. Mais un autre personnage d'envergure allait devenir d'abord son rival, ensuite son ennemi : Jules César, l'homme fort du parti populaire.



1929, n°s 225, 228 & 241
Jules César

Pour conquérir le pouvoir, il forma d'abord une alliance avec Pompée et Crassus : c'était le premier triumvirat. César, nommé proconsul en Gaule, y passa ensuite huit années (de 58 à 51 a.C.) à soumettre les tribus gauloises, frôlant la catastrophe contre son implacable ennemi Vercingétorix.



France, 1966, n° 1495



France, 2004, n° 3656

Vercingétorix

Mais pendant ce temps, Pompée s'était solidement installé à Rome, et ne songeait plus qu'à écarter son rival, en lui demandant de licencier ses légions. César décida alors de jouer son va-tout, et en janvier 49 a.C., il "franchit le Rubicon". C'était de nouveau la guerre civile.

César en sortit vainqueur, et Pompée, battu, fut finalement assassiné en Égypte. Cumulant alors tous les pouvoirs (la politique, l'administration, la justice et l'armée), Jules César sera le premier véritable dictateur de Rome.

César employa ses immenses pouvoirs pour entreprendre toute une série de réformes : il rétablit la paix civile, restaura les finances, améliora le fonctionnement des tribunaux, mit en oeuvre d'énormes projets de construction urbaine et promulgua des lois pour réformer les moeurs.

Il réorganisa complètement l'administration de tous les territoires occupés, aussi bien en Italie qu'ailleurs en Europe, en Afrique et en Asie, et à Rome même, il essaya d'améliorer la condition de la classe populaire. Cela lui coûta la vie : il fut assassiné en mars 44 a.C. Sa mort n'était pas une réaction "démocratique" pour abattre un dictateur, mais au contraire un acte conçu et exécuté par des aristocrates, qui souhaitaient garder ou restaurer les privilèges de la noblesse.



France, 2014, n° 4836
Buste de Jules César



1932, n° 320



1937, n° 400

Statue de Jules César

3. Vers l'Empire

Après la mort de César, deux adversaires allaient se rencontrer : son lieutenant Marc Antoine, soutenu par les *populares*, et son fils adoptif Octavien, soutenu par le Sénat. Mais l'histoire se répète : le Sénat commença à se méfier d'Octavien, qui se rapprocha de Marc Antoine. Ce fut la base du second triumvirat, avec Lépide comme troisième homme. C'était véritablement une dictature à trois têtes, dirigée contre la noblesse. Après avoir battu les légions de cette dernière, ils se partagèrent en 40 a.C. l'Empire romain : l'Orient à Marc Antoine, l'Occident à Octavien et l'Afrique à Lépide.



1929, n°s 226, 235 & 242
Octavien, qui devint l'empereur Auguste

Pendant qu'Octavien s'appliquait à remettre de l'ordre à Rome et en Italie, Marc Antoine se laissa aller à une vie fastueuse et facile avec Cléopâtre, la reine d'Égypte. Le conflit entre les deux devint rapidement inévitable, et en 31 a.C., la bataille décisive eut lieu sur mer, à Actium : ce fut une victoire totale pour Octavien. Marc Antoine et Cléopâtre se donnèrent la mort, et l'Égypte devint à son tour une province romaine.



1914, n° 46 1922, n° 57
Cléopâtre présentée comme la déesse Isis

En 29 a.C., Octavien reçut à Rome les mêmes pouvoirs que son père adoptif Jules César : en 27 a.C., il devint le *princeps*, c'est-à-dire le premier personnage de l'État, et reçut le titre d'*Augustus*, jusqu'alors réservé aux dieux. C'était vraiment la fin de la République romaine.



1937, n°s 398, 401 & 402



1937, P.A. n° 106
L'empereur Auguste



1938, n° 420



2014, n° 3482
L'empereur Auguste

4. Les premiers empereurs

La période du principat d'Auguste (de 27 a.C. à sa mort en 14 p.C.) a été une époque de paix et de prospérité pour Rome. L'unification politique, sociale et culturelle de l'Italie était enfin réalisée, avec l'attribution de la citoyenneté romaine à tous les habitants. Pendant presque cinq siècles, l'histoire de l'Italie sera celle du monde romain.

Les territoires conquis en Europe, en Asie et en Afrique étaient consolidés et pacifiés, et la mer Méditerranée était vraiment devenue pour Rome la "Mare nostrum".



1937, P.A. n° 105
Le monde romain au temps d'Auguste

Le latin, qui avait progressivement remplacé le grec, était devenu la langue du droit, de l'administration et de la littérature. Les œuvres des grands auteurs latins, comme Virgile, Horace et Ovide, étaient transmises dans tout l'Empire.



1936, n° 381
Horace



1981, n° 1509
Virgile



1957, n° 737
Ovide

Les successeurs d'Auguste reprendront les mêmes titres et disposeront de pouvoirs identiques. La succession fut cependant souvent le fait de complots, de luttes familiales et de conflits armés entre généraux. Au premier siècle de notre ère, c'était surtout la garde prétorienne qui joua le rôle de "faiseur d'empereurs".

Mais le grand problème - qui allait finalement causer le déclin et la chute de Rome - était que, pour assurer les effectifs de l'immense armée romaine, l'on pouvait de moins en moins compter sur l'élément italien. Il fallait de plus en plus avoir recours à des soldats venant des provinces conquises, ce qui nuisait fortement à la cohésion de l'armée et provoqua l'avènement d'empereurs "étrangers", portés au pouvoir par leurs légions, et dont le seul but était d'assouvir leur ambition et leur avidité.

Les premiers successeurs d'Auguste furent :

- Tibère, de 14 à 37, bon administrateur, mais paranoïaque.
- Caligula, de 37 à 41, excentrique et despotique.
- Claude, de 41 à 54, intelligent, mais le jouet de ses deux "terribles" épouses : d'abord Messaline, ensuite Agrippine.



*Madagascar, 1994, n° 1380
Tibère*



*Grande-Bretagne, 1993, n° 1679
Claude*

Puis vint Néron, empereur de 54 à 68. Après une première période sage et raisonnable sous l'influence de Sénèque, il sombra dans le déséquilibre et la démence criminelle. Il fut probablement à l'origine du grand incendie de Rome en 64, et, pour détourner la fureur populaire, en fit accuser les chrétiens. Ce fut le début d'une longue persécution.



*Espagne, 1966, P.A. n° 296
Sénèque*



*2001, n° 2509
La "Domus aurea",
somptueuse demeure construite par Néron*

Malgré les excès et les troubles psychiques de certains empereurs, les deux premiers siècles de l'Empire furent une période de prospérité pour l'Italie, surtout grâce au fait qu'à part certaines exceptions, la paix régnait : c'était l'époque de la "Pax romana".

Il serait superflu et fastidieux de nommer ici tous les empereurs : seulement les plus importants seront mentionnés.

- Vespasien, empereur de 69 à 79.
- Titus, de 79 à 81.
- Domitien, de 81 à 96, bon administrateur mais despotique.

Vespasien est surtout connu pour avoir édifié le Colisée, pour occuper et satisfaire le peuple. Le court règne de son fils Titus fut endeuillé par l'éruption du Vésuve en 79, qui détruisit Pompei et Herculaneum.



*Saint-Marin, 1985, n°s 1124/1125
Le Colisée en 85 et en 1985*



*1989, n° 1818
Pompei*



*2000, n° 2425
Herculaneum*

Au deuxième siècle, il faut surtout mentionner Trajan, Hadrien et Marc-Aurèle.

- Trajan fut empereur de 98 à 117. Excellent chef de guerre, il s'empara de la Mésopotamie et de la Dacie, deux riches régions dont les Romains tirèrent un butin énorme qui permit de renflouer les caisses de l'État. Il a immortalisé sa campagne contre les Daces dans la colonne Trajane à Rome.



Espagne, 1974, n° 1846



*Roumanie, 1975, n° 2901
Trajan*



*Roumanie, 1975, n° 2902
La colonne Trajane*

- Hadrien fut empereur de 117 à 138. Fin et cultivé, amoureux des lettres et des arts, il fut un empereur voyageur et constructeur (p.e. la villa d'Hadrien à Tivoli). Son mausolée impressionnant est devenu plus tard le château Saint-Ange, la résidence fortifiée des papes.



2011, n° 3328
La villa d'Hadrien à Tivoli



Grande-Bretagne, 1993, n° 1680
Hadrien



1926, n° 192
*Le château Saint-Ange,
initialement le mausolée d'Hadrien*

- Marc-Aurèle, empereur de 161 à 180. Philosophe stoïcien, d'une grande rigueur morale, il fut le dernier empereur qui parvint à maintenir la "Pax romana".



Vatican, 1983, n° 728
Marc-Aurèle



Suisse, 1972, n° 903



1997, n° 2216
Statue de Marc-Aurèle devant le Capitole

5. Le déclin et la fin

Marc-Aurèle fut le dernier des "grands" empereurs romains, gouvernant dans la paix et l'unité. Avec ses successeurs de 180 à 268 (Commode, Septime Sévère, Caracalla, Héliogabale, Dèce, Valérien, Gallien), qui n'avaient pas les qualités requises pour maintenir l'Empire, s'amorça le déclin.

D'abord un déclin économique : l'absence de nouvelles conquêtes provoqua une diminution du nombre des esclaves. Ce manque de main-d'œuvre facile fit dépendre Rome de plus en plus des lointaines provinces pour assurer son approvisionnement et pour cultiver la terre.

Ensuite une crise monétaire : l'altération des monnaies devint un expédient courant, ce qui ébranla la confiance des propriétaires.

Et surtout une crise militaire : la pression des barbares (Goths, Vandales, Burgondes, etc.) sur les frontières se fit de plus en plus menaçante. Cette pression signifia la fin de la "Pax romana", et Rome dut faire de plus en plus appel à des mercenaires des lointaines provinces pour défendre l'Empire.

Tout cela fit que les conditions de paix intérieure et extérieure, absolument nécessaires pour le maintien de la prospérité de l'immense territoire romain, n'allèrent pas tarder à disparaître. Le dernier qui parvint encore à redresser un peu la situation fut Aurélien, à partir de 270.

À partir du troisième siècle, il y eut de nombreux empereurs romains originaires de l'Illyrie. C'étaient des chefs de guerre, qui étaient proclamés empereur par leurs troupes. Certains furent commémorés par un timbre-poste en Albanie :

- *Maximin le Thrace* (empereur de 235 à 238)
- *Dèce* (empereur de 249 à 251)
- *Claude II le Gothique* (empereur de 268 à 270)
- *Dioclétien* (empereur de 284 à 305)
- *Galère* (empereur de 305 à 311)



*Albanie, 2003, n° 2682
Claude II le Gothique*



*Albanie, 2003, n° 2680
Dioclétien*



*Albanie, 2008, n° 2971A
Maximin le Thrace*



*Albanie, 2008, n° 2971
Dèce*



*Albanie, 2007, n° 2847
Galère*

Dioclétien fut le premier à comprendre que l'Empire était devenu trop vaste pour être gouverné par une seule personne. Il partagea le pouvoir d'abord avec Maximien, et vers 293, il fit du gouvernement de l'Empire une tétrarchie. Mais ses successeurs recommencèrent une lutte à mort pour la suprématie, et c'est finalement l'Illyrien Constantin qui sortit vainqueur de la mêlée.

Sa victoire en 312 sur son rival Maxence, au pont de Milvius, près de Rome, en 312, fit de Constantin le seul maître du pouvoir. Il régna jusqu'à sa mort en 337.



*2012, bloc 72
Victoire de Constantin sur Maxence au pont de Milvius, en 312*



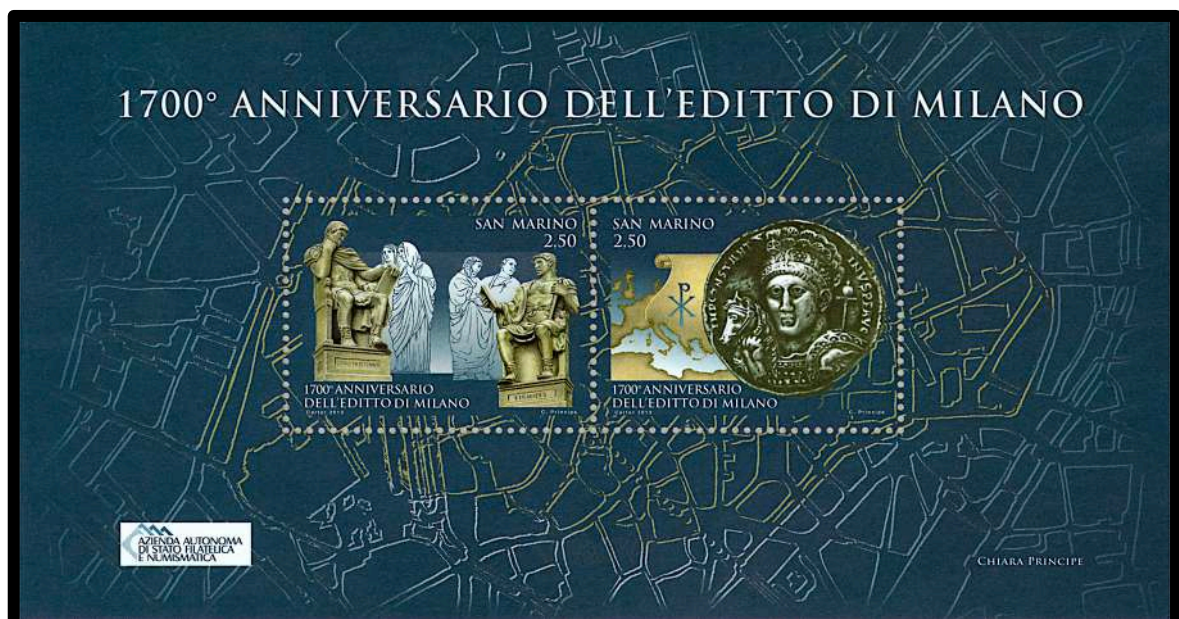
*Albanie, 2003, n° 2683
Constantin*

Deux événements d'une importance capitale ont marqué ce long règne :

- D'abord l'édit de Milan de 313, qui accordait la liberté à tous les cultes. Cela signifiait la fin de la persécution contre les chrétiens, et le début de la puissance papale.
- Ensuite, le transfert par Constantin de sa capitale sur les rives du Bosphore : la vieille Byzance devint Constantinople, qui allait devenir pendant plus d'un millénaire la métropole prestigieuse de l'Empire d'Orient. Le grec devint progressivement la langue à l'Est, tandis que l'Ouest gardait le latin. L'Empire romain d'Occident, moribond, allait vivre avec d'abord Milan comme capitale (à partir de 286), ensuite Ravenne (à partir de 402).



*2013, n° F3361
1700^e anniversaire de l'édit de Milan de 313*



*Saint-Marin, 2013, bloc 64
1700^e anniversaire de l'édit de Milan de 313*

Après Constantin, mort en 337, complots, guerres et assassinats se succédèrent pour l'accession au trône. Le monde romain s'acheminait vers sa dislocation. Il y eut encore une dernière période d'unité, sous Théodose, empereur de 379 à 395, mais après sa mort en 395, l'Empire fut définitivement partagé entre ses deux fils. L'aîné, Arcadius, reçut l'Orient ; le cadet, Honorius, reçut l'Occident. Il s'installa d'abord à Milan, ensuite à Ravenne. Le rôle de Rome comme capitale d'un Empire appartenait au passé.

Pour survivre, l'Empire d'Occident dut de plus en plus souvent faire appel au barbares, aussi bien pour grossir ses effectifs militaires que comme main-d'œuvre rurale. La situation était donc paradoxale : l'Empire était assiégé et menacé à l'extérieur par des barbares, mais ces mêmes barbares étaient des auxiliaires et des défenseurs à l'intérieur.

Sous la poussée des Huns, des cavaliers nomades venus d'Asie centrale, une véritable migration des peuples germaniques eut lieu à partir de 400.

- Les Wisigoths, avec Alaric à leur tête, envahirent l'Italie et mirent Rome à sac en 410. Ils passèrent ensuite en Gaule et en Catalogne.
- Les Vandales s'installèrent en Afrique. Eux aussi mirent une nouvelle fois Rome à sac, en 455.
- Les Burgondes et les Alamans restèrent plus au nord, tandis que les Francs s'installaient en Gaule. Il y eut encore les migrations des Suèves, des Alains et des Ostrogoths. L'Espagne a illustré ces migrations avec beaucoup d'humour dans des caricatures.



*Espagne, 2000, n° 3310
Les Vandales, Suèves et Alains*



*Espagne, 2000, n° 3311
Les Wisigoths*

- Vers 450, les Huns eux-mêmes, menés par Attila, poussèrent leurs incursions jusqu'à Rome. Ils furent empêchés de saccager la ville, le pape Léon le Grand la sauvant en payant un lourd tribut à Attila.



Vatican, 1951, n°s 168 & 170



*Vatican, 1961, n°s 319/321
Rencontre du pape Léon le Grand avec Attila*

Finalement, le dernier empereur, Romulus Augustule, fut déposé par Odoacre, roi des Hérules. Odoacre installa à sa place le premier royaume barbare d'Italie.

L'on ne doit cependant pas s'imaginer que l'année 476 signifie une fin abrupte. Pendant tout la durée de l'Empire, la civilisation romaine s'était profondément enracinée dans les cultures indigènes de toute l'Europe, de l'Asie occidentale et de l'Afrique du Nord, mais elle avait elle-même, surtout à la fin, assimilé de plus en plus d'éléments étrangers : c'est de cette fusion que naîtra le Moyen Âge.

L'élément qui influera le plus sur l'avenir a été sans conteste la conversion de Constantin au christianisme. Cette religion deviendra rapidement la religion d'État, et progressivement, l'Église, avec à sa tête le pape et les évêques, deviendra l'ultime élément unificateur et le principal, pour ne pas dire le seul transmetteur de la langue, de la culture et du savoir.

Nulle part plus qu'en Italie, la hiérarchie ecclésiastique accumulera les richesses, mais elle verra aussi croître son influence politique et sociale. Le pape et les évêques deviendront finalement les véritables détenteurs du pouvoir local.

Le grand souci du pape, en tant qu'évêque de Rome et "successeur de saint Pierre", deviendra alors de se faire reconnaître comme chef incontesté de l'Église. Il fut aidé en cela par des théologiens célèbres, que l'on appellera plus tard les "Pères de l'Église" : saint Jérôme (347-420), saint Augustin (354-430), saint Jean Chrysostome (345-407), et saint Ambroise (339-397).



*Vatican, 1954, n°s 205/206
1600^e anniversaire de la naissance de saint Augustin*



*Vatican, 1997, n° 1083
1600^e anniversaire de la mort de saint Ambroise*

III. La période “barbare” (476-900)

Le titre est en fait mal choisi : cette époque a été présentée par les écrivains de la Renaissance comme une période sombre de régression. La civilisation romaine s’était écroulée, mais la vie politique, économique, sociale et culturelle continuait !

Il y eut d’abord la période des Ostrogoths : le chef ostrogoth Théodoric pénétra en 489 dans la péninsule, et devint dès 493 le seul maître de l’Italie. Il gouverna le pays avec sagesse jusqu’à sa mort en 526, et son règne fut une période de répit et de redressement. C’est sous son règne que commença la construction des grandes églises de Ravenne, avec leurs splendides mosaïques.



*Togo, 1985, n°s 1164/1169 & P.A. n°s 538/543
Les douze apôtres, mosaïques du baptistère des Ariens, à Ravenne*



*Saint-Marin, 2013, n° 2362
Le mausolée de Théodoric à Ravenne*

Les successeurs de Théodoric n'avaient pas son envergure, tandis qu'à Constantinople, un grand personnage était monté sur le trône : Justinien, empereur de 527 à 565.

Il s'attela dès 533 à la reconquête de l'Italie, qui dura presque vingt ans, à cause d'une forte résistance de l'Ostrogoth Totila. La reconquête est souvent représentée comme un "retour à la civilisation", mais l'Italie a plus souffert en ces 20 ans que pendant les deux siècles précédents !



*Mexique, carte maximum de 1972 avec le n° 785
Mosaïque de Justinien, dans l'église de saint Vital à Ravenne*

L'Italie était donc réintégrée comme simple province dans l'Empire d'Orient. C'était l'époque où l'Église prenait de plus en plus d'importance. Elle était devenue l'institution la plus riche de l'Empire et était le plus grand propriétaire terrien de toute l'Italie. Des grandes figures, comme saint Benoît de Nursie, qui est devenu plus tard le patron de l'Europe, s'occupèrent à réorganiser la vie monastique. Saint Benoît a été le fondateur vers 529 de l'abbaye du mont Cassin, qui jouera un grand rôle dans l'histoire de l'Italie.



Espagne, 1965, n° 1335



Espagne, 1981, n° 2249



Saint-Marin, 1980, n° 1004



France, 1980, n° 2086



1929, n° 250



*1980, n° 1416
Saint Benoît*



Vatican, 1965, n° 432



1929, n° 249



*Vatican, 1965, n° 433
L'abbaye du mont Cassin*



1951, n° 602

Sur un timbre belge, l'on voit le roi ostrogoth Totila s'agenouillant devant saint Benoît.



*Belgique, 1948, n° 773
Totila s'inclinant devant saint Benoît*

Les successeurs de Justinien ne réussirent pas à garder l'Italie : dès 568, un nouveau peuple germanique envahit la péninsule : les Lombards. Les territoires reconquis sous le règne de Justinien furent progressivement grignotés par les Lombards, et au début du VII^e siècle, l'Italie se trouvait partagée entre les Byzantins et les Lombards. Grosso modo : le nord était lombard, le sud byzantin.

Le royaume lombard connut son apogée au VIII^e siècle, sous le règne de Liutprand (712-744). Il a été un grand administrateur, mais les Lombards furent quand même progressivement absorbés par la civilisation romaine, surtout sous l'influence de l'Église.



1938, n° 427

La couronne de fer des rois lombards



1990, n° 1887

"Les Lombards en Italie"

Autel de Ratchis, Cividale del Friuli

Cette influence de l'Église s'était largement accrue depuis l'élection au pontificat de Grégoire I^{er} le Grand en 590. Il s'était forgé une renommée légendaire dès son accession au trône pontifical : une terrible épidémie de peste sévissait à Rome. La peste était alors considérée comme une punition divine, et le premier acte pontifical de Grégoire fut une procession expiatoire. Traversant le Tibre, le pape eut la vision de l'archange Michel rayonnant au-dessus du mausolée d'Hadrien : c'était le début de la régression de la peste à Rome. C'est en souvenir de cet événement que le mausolée fut rebaptisé château Saint-Ange, et que plus tard, en 1748, le sculpteur gantois Pieter Antoon Verschaffelt érigea une statue de l'archange au sommet du château.



Carte maximum de 2006 avec le timbre n° 2886

Statue du pape Grégoire I^{er} le Grand

Pour épargner Rome, le pape sut négocier adroitement avec les rois lombards. Du sauvetage de Rome, il tira un immense prestige, qui rejaillit dans toute l'Europe sur la fonction pontificale.

Mais après la mort de Liutprand en 744, les Lombards devinrent à nouveau plus agressifs, et voulaient s'emparer de toute l'Italie. Les papes successifs Zacharie (741-752) et Étienne II (752-757), ne trouvant aucune aide à Constantinople, s'adressèrent alors aux Francs. Charles Martel avait arrêté l'avance des Arabes à Poitiers en 732, et son fils Pépin le Bref accepta d'aider la pape, qui en contrepartie, officialisa chez les Francs le changement de dynastie : le dernier roi mérovingien fut écarté, et Pépin se fit sacrer roi des Francs en 751. C'était le début de la dynastie carolingienne, qui allait jouer un rôle immense en Italie.

Pépin le Bref s'engagea à protéger le Saint-Siège et à "restituer" à l'Église les territoires conquis par les Lombards.

Pépin le Bref conduisit son armée en Italie et battit aisément les Lombards. Après d'habiles négociations, le pape se voyait reconnaître par ses protecteurs francs un vaste territoire, allant du Po à la Campanie : c'était la première ébauche des États de l'Église.

Pépin le Bref mourut en 768, et, après la mort de son frère Carloman en 771, Charles resta l'unique héritier de son père. Dès 774, il écrasa les Lombards qui s'étaient redressés, et il se fit couronner lui-même roi des Lombards.

Il y eut pendant une vingtaine d'années une certaine accalmie entre le royaume franc, Byzance et le Saint-Siège. Mais en 799, le nouveau pape, Léon III, élu en 795, était très contesté à Rome et fit de nouveau appel à Charles. Une fois de plus, Charles accourut et le jour de Noël 800, le pape le couronna empereur. Celui qui entrera dans l'histoire sous le nom de Charlemagne était maintenant l'empereur d'Occident, protecteur de la chrétienté. Mais il avait été couronné par le pape, vicaire du Christ... Que de problèmes de prérogatives et de préséances en perspective...



Belgique, 1946, n° 738



Andorre, 1980, n° 284



Rhénanie-Palatinat, 1948, n° 29



France, 1966, n° 1497



Vatican, 2014, n°s 1665/1666



Charlemagne



Allemagne fédérale, 1988, n° 1216



*1982, n° 1530
Couronnement de Charlemagne
à Rome en 800
(Le timbre mentionne 799)*

Charlemagne mourut en 814, et ses successeurs furent son fils Louis le Pieux, empereur d'Occident de 814 à 840, ensuite Lothaire I^{er} de 840 à 855. Ce dernier fut battu en 842 par ses frères Charles le Chauve et Louis le Germanique, et obligé de signer avec eux en 843 le traité de Verdun.

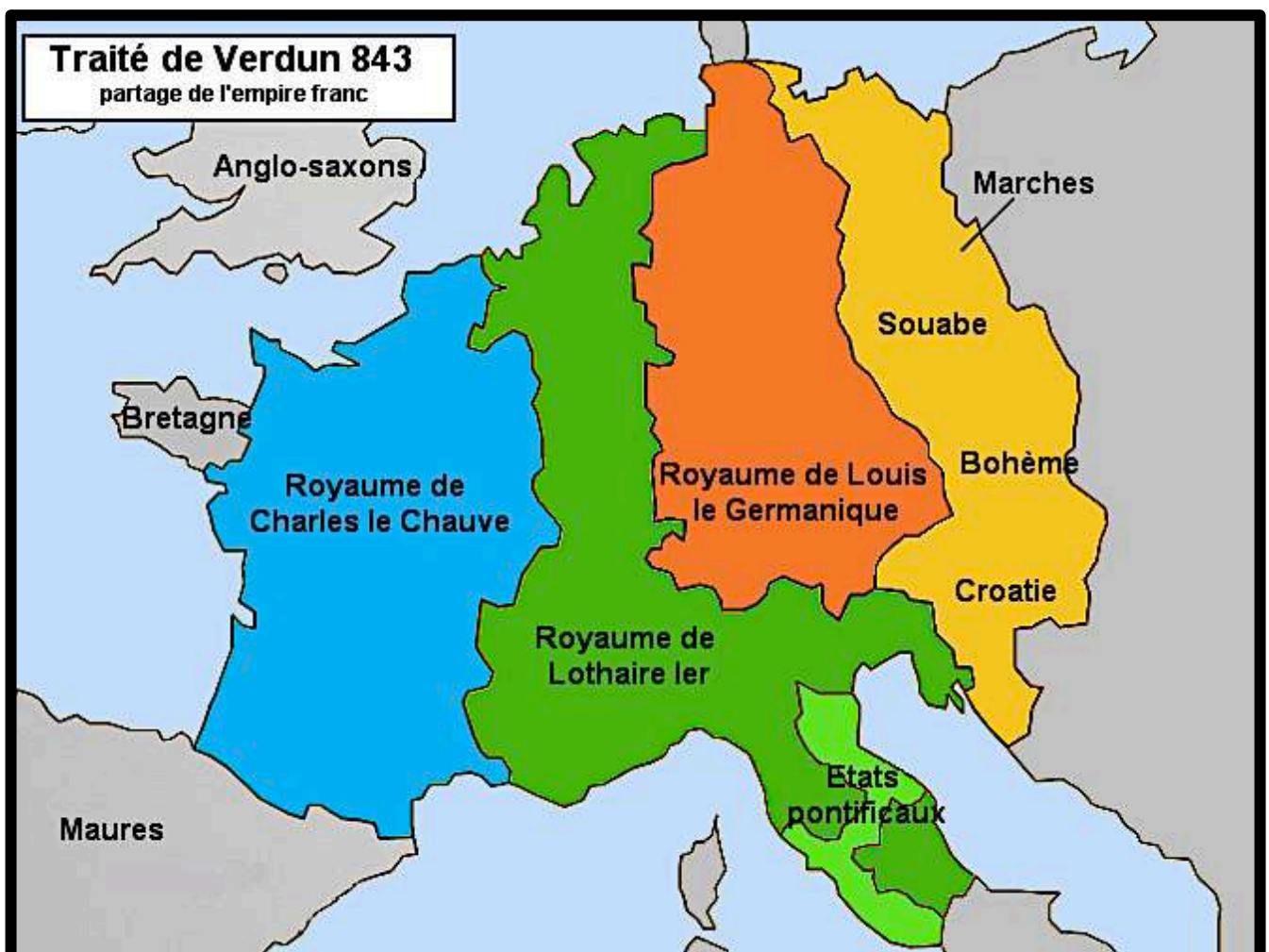
Par ce traité, l'empire carolingien fut définitivement divisé en trois parties :

- Charles le Chauve reçut la partie occidentale, qui deviendra la France.
- Louis le Germanique reçut la partie orientale, noyau du Saint-Empire romain germanique.
- Lothaire I^{er} reçut la partie médiane, qui reçut le nom de Lotharingie, et qui allait de la Frise à l'Italie. Il conservait le titre d'empereur.

Ce traité, d'apparence anodine et normal pour l'époque, a déterminé tout le destin de l'Europe.



*France, 1982, n° 2208
Le traité de Verdun de 843*



Le partage du traité de Verdun de 843 (extrait de Wikipedia)

À Lothaire succéda son fils, Louis II. Contrairement à ses deux prédécesseurs, qui n'avaient jamais mis le pied en Italie, Louis II fut un excellent roi italien. Il s'occupa activement, pendant son règne de 855 à 875, à redresser le pays.

La grande affaire de son règne fut la lutte contre les Sarrasins. Battus sur terre en 732 à Poitiers, ils avaient changé de tactique et s'attaquaient à l'Italie par la voie maritime. Ils avaient au cours du IX^e siècle progressivement conquis toute la Sicile, et remontaient vers le nord.

Après la mort de Louis II en 875, le dernier quart du siècle fut un terrible chaos : les candidats au titre d'empereur s'entredéchiraient à coups de trahisons, d'assassinats et de promesses non tenues, tandis que l'élection pontificale se faisait à coups de corruption et de complots. Douze papes, tous aussi indignes, allaient se succéder entre 882 et 904.

Vers 900, la situation en Italie était la suivante :

- Au nord et au centre, les territoires faisant partie de l'Empire.
- Venise, ville indépendante.
- Au centre, un ensemble de territoires formant les États pontificaux, allant de la mer Tyrrhénienne à la mer Adriatique.
- Encore une paire de principautés lombardes : le Bénévent et Salerne.
- Le sud de l'Italie était encore aux mains de Byzance.
- La Sicile était arabe.



Saint-Marin, 1959, n° 477

Palerme, église San Giovanni degli Eremiti.

Bien que construite au XII^e siècle sous les Normands, cette église est d'architecture typiquement arabe, héritage de l'occupation arabe de la Sicile.

IV. De 900 à 1250

1. La fondation du Saint-Empire romain germanique

Le dernier Carolingien mourut en 911. En 919, c'est le duc de Saxe Henri l'Oiseleur qui devint le souverain de la "Franconie orientale" sous le nom d'Henri I^{er}. Il parvint à rattacher la Lotharingie (la partie centrale du traité de Verdun) à la partie orientale. Mais c'est son fils, Otton I^{er}, qui régna de 936 à 973, qui allait avoir une influence déterminante sur l'Italie.

Il commença par écarter la menace hongroise de l'Italie. Les Hongrois faisaient à intervalles réguliers des incursions jusqu'en Campanie et dans les Pouilles, ravageant les villes et les monastères. Ils furent écrasés par Otton I^{er} à Lechfeld en 955.



*Allemagne, 2012, n° 2771
Otton I^{er} le Grand*



*Allemagne fédérale, 1955, n° 92
Millénaire de la bataille de Lechfeld*

Otton se tourna alors vers l'Italie, alors en pleine anarchie. En 951 et en 961, il entreprit deux expéditions en Italie, pour rétablir l'ordre, la deuxième fois à l'appel du pape Jean XII. Celui-ci, élu pape à l'âge de... 17 ans, fut sans conteste un des papes les plus indignes de l'histoire.

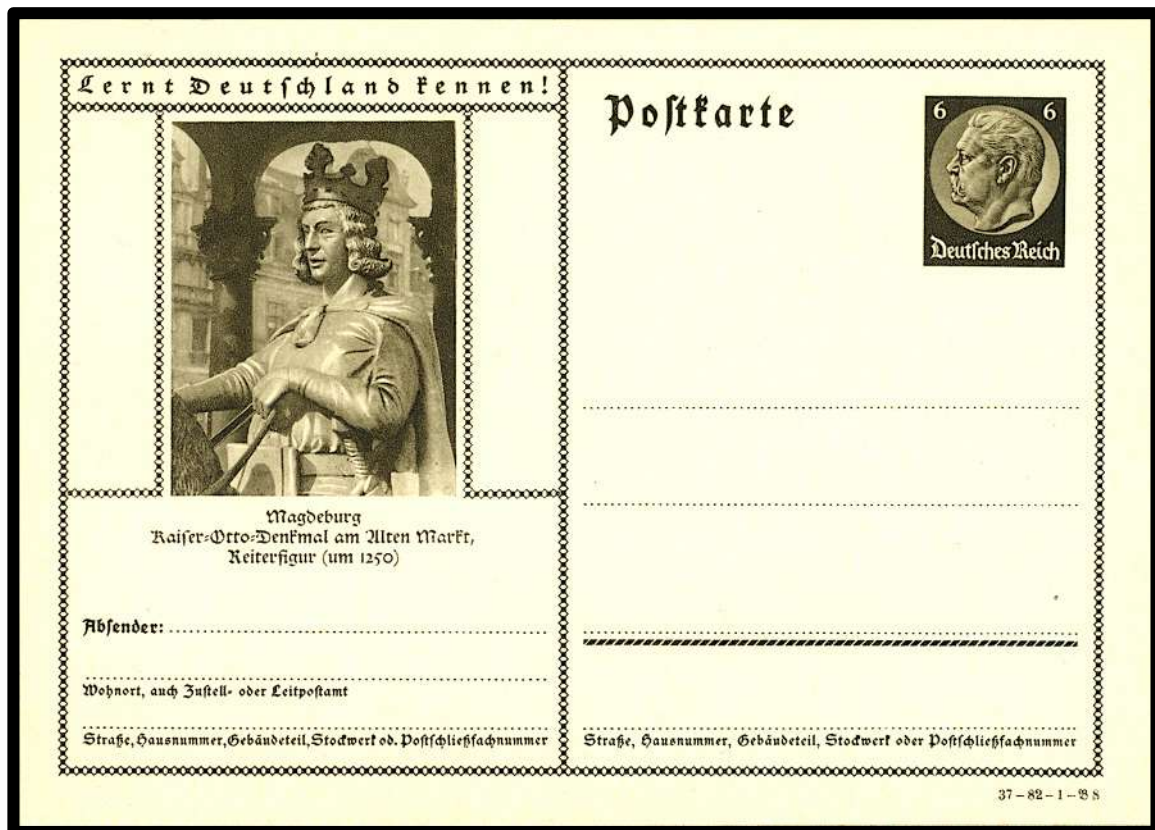
Pour sauvegarder son trône pontifical, Jean XII couronna Otton comme le nouvel empereur d'Occident, le 2 février 962. Cette date est considérée comme la date de fondation du Saint-Empire romain germanique, bien que cette dénomination ne fut introduite que beaucoup plus tard.

Le nouvel empereur, qui avait donc rattaché tout le nord de l'Italie à la Germanie, se présenta ensuite comme le défenseur, mais aussi comme le contrôleur de l'Église : Otton reconnaissait et confirmait les territoires précédemment concédés à l'Église romaine, mais chaque nouveau pape élu devait d'abord recevoir le consentement de l'empereur, lui prêter serment, et accepter un droit de contrôle sur l'administration pontificale !

Otton II et Otton III, les deux successeurs du nouvel empereur, surent continuer sur cette même voie, se rendant de temps en temps en Italie pour tenir le pays - et donc le pape - sous contrôle.



*Allemagne fédérale, 1988, n° 1217
La couronne d'Otton III*



*Allemagne, 1934, carte postale P236
Statue d'Otton I^{er} le Grand à Magdebourg*

Les successeurs d'Otton III furent son cousin, le duc de Bavière, qui devint Henri II (1002-1024), ensuite Conrad II (1024-1039), et Henri III (1039-1056). Comme les Ottoniens, ils se considéraient comme les héritiers de Charlemagne, et, étant les monarques les plus puissants de l'Europe, joignant le titre de roi d'Italie à celui d'empereur du Saint-Empire romain germanique, ils trouvaient logique d'avoir, plus que le pape, le dernier mot : ils s'arrangeaient pour que le pape ne puisse oublier que le véritable chef de la Chrétienté était avant tout celui qui détenait la puissance des armes.

Cela était possible aussi longtemps que l'Église était gouvernée par des papes médiocres, dépravés et indignes, ce qui était le cas jusque vers 1050. Une rare exception était Gerbert d'Aurillac, pape de 999 à 1003 sous le nom de Sylvestre II.



*France, 1964, n° 1421
Gerbert d'Aurillac, qui devint le pape Sylvestre II*

2. La querelle des investitures

À partir de 1049, l'on assista à l'élection de papes ayant plus d'envergure, partisans d'une plus grande indépendance du Saint-Siège à l'égard de l'empereur. Le premier de ces papes fut Léon IX (1049-1054). Ses successeurs proclamèrent la prééminence du pouvoir spirituel de Rome sur le pouvoir impérial. Mais le pas le plus important sera franchi par le pape Grégoire VII (1073-1085). Il interdit la pratique de l'investiture des évêques par des laïcs, refusant ainsi à l'empereur le droit d'intervenir dans leur choix. Le conflit était inévitable.



*Vatican, 2002, n°s 1276/1278
1000^e anniversaire de la naissance du pape Léon IX*



*Vatican, 1985, n°s 776/778
900^e anniversaire de la mort du pape Grégoire VII*

Henri IV, souverain après la mort d'Henri III en 1056, perdit la première manche face au pape, et dut s'humilier devant lui à Canossa en 1077, où il dut attendre trois jours, pieds nus dans la neige, avant que le pape veuille lui accorder son pardon.



*1977, n° 1301
Canossa*



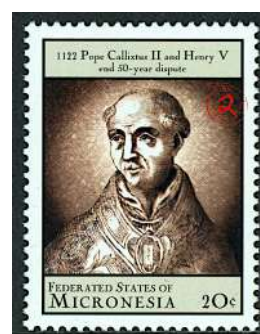
*Vatican, carte maximum de 1985 avec le timbre n° 778
Le pape Grégoire VII*

Henri IV mourut en 1106, et son fils, qui lui succéda et qui régna sous le nom d'Henri V, dut surtout lutter contre les grands barons féodaux d'Allemagne. Mais la querelle continua en Italie, où deux clans se constituaient : d'un côté les *gibelins*, partisans de l'empereur, et de l'autre côté les *guelfes*, adversaires de l'empereur et donc par définition partisans du point de vue du pape.

Finalement, l'empereur Henri V et le pape Calixte II signèrent en 1122 le concordat de Worms : c'était un compromis qui allait tenir trente ans. Ce concordat stipulait que l'investiture était donnée aux évêques par le pape au niveau spirituel (remise de la crosse et de l'anneau), tandis que l'empereur conservait l'investiture des biens temporels de l'évêché (remise du sceptre).



*Micronésie, 1999, n°s 722
Mort de l'empereur Henri IV en 1106*



*Micronésie, 1999, n° 727
Le concordat de Worms de 1122 entre
l'empereur Henri V et le pape Calixte II*

3. L'arrivée des Normands en Italie méridionale

En Italie méridionale, la situation resta longtemps inchangée : elle était aux mains des Byzantins, sauf la Sicile qui était arabe. Cela dura jusqu'à l'arrivée des Normands. Ceux-ci étaient souvent employés en Italie comme mercenaires, mais leur arrivée massive à partir de 1040 changea le rapport des forces. En quelques années, entre 1050 et 1077, le Normand Robert Guiscard chassa les Byzantins et les Arabes, et devint le maître de tout le sud de l'Italie.

La période normande a été le siècle d'or de la Sicile. Les rois normands qui se sont succédé au XII^e siècle (Roger I^{er}, le frère de Robert Guiscard, puis Roger II, Guillaume I^{er} et Guillaume II) ont donné richesse et puissance à l'île, et ont fait de Palerme, leur capitale, un centre d'art et de culture. Surtout Roger II, qui régna jusqu'en 1154, donna beaucoup d'éclat à sa ville : respectueux des acquis du passé, il a réussi une excellente synthèse d'éléments arabes, byzantins, lombards et normands, qui se reflète surtout dans l'art. En témoignent les églises et palais de Palerme, avec leurs splendides mosaïques, comme le Palais des Normands avec sa Chapelle palatine, la Martorana et San Cataldo. Le point culminant, construit à partir de 1172, est incontestablement le "Duomo" de Monreale.



*Micronésie, 1999, n° 730
Roger II est couronné
roi de Sicile en 1130*



*Carte maximum de 1974 avec le timbre n° 1168
Le roi Roger II couronné par le Christ
(Église de la Martorana, Palerme)*



1974, n°s 1168/1169

L'art normand en Sicile

*Le roi Roger II couronné par le Christ
(Église de la Martorana, Palerme)*



*Le roi Guillaume II et la Vierge
("Duomo" de Monreale)*



1987, n° 1761

Le "Christ Pantocrator" de Monreale

4. L'essor des villes

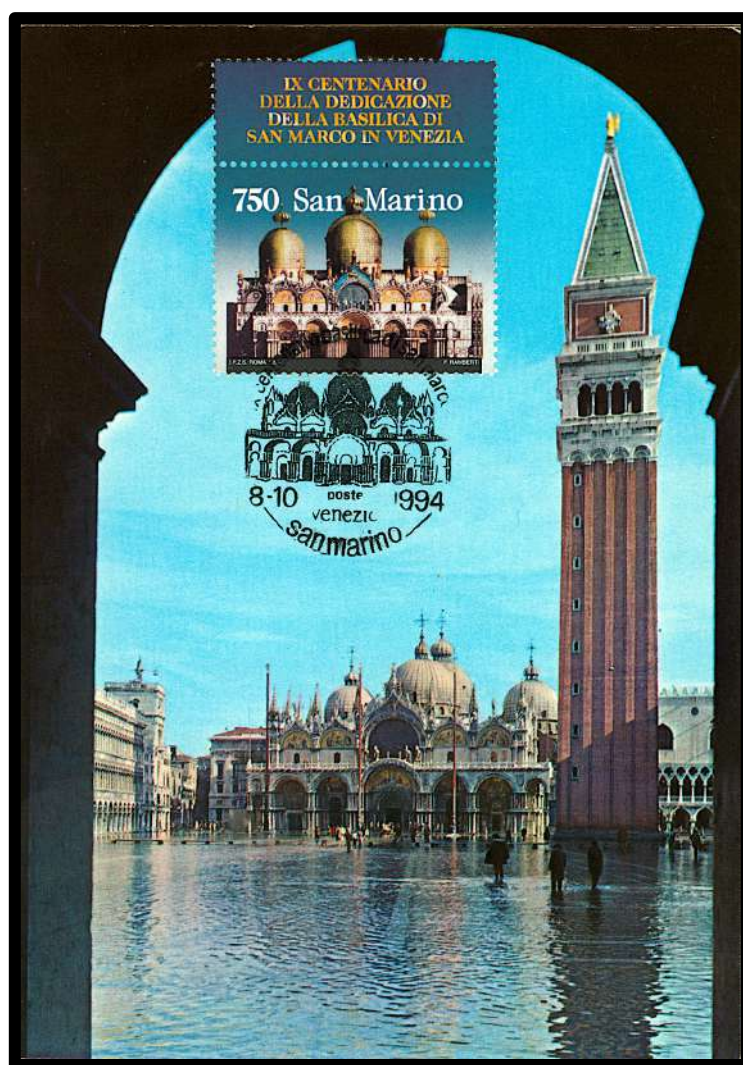
Le XII^e siècle a également été celui de l'essor des villes. Il y avait les villes côtières, comme Pise, Gênes, Naples, Salerne et Bari, qui vivaient surtout de leur commerce maritime, et les villes de l'intérieur, comme Milan, Florence et Sienne, qui accumulaient les richesses par leur commerce routier et leurs activités bancaires. Dans ces villes, il n'y avait pas de démocratie urbaine avec des guildes de marchands et artisans, mais elles étaient gouvernées par une oligarchie de familles patriciennes, officiellement au nom du souverain ou de l'évêque.

Une ville mérite une mention spéciale : c'est Venise. Fondée sur un ensemble d'îlots dans une zone lagunaire, la ville a manifesté son désir d'indépendance dès le VIII^e siècle. Consciente de se trouver aux confins de trois mondes (le monde byzantin de son origine, le monde slave des Balkans et le monde germanique des Lombards), Venise s'est rapidement développée grâce à un intense commerce maritime. Pour s'assurer la maîtrise des grandes routes maritimes, la ville a développé une puissante flotte. Cette flotte, à laquelle ses voisins et rivaux byzantins et germaniques, et plus tard les croisés, durent régulièrement faire appel, a permis à la ville d'affirmer son indépendance et d'accumuler les richesses.

À la fin du XII^e siècle, Venise était devenue une importante puissance européenne. Un patriarcat, constitué de quelques familles de riches marchands, gouvernait la ville et élisait le doge, qui n'était que le "primus inter pares". Le meilleur exemple de l'étalage de la richesse vénitienne est la basilique de Saint-Marc, consacrée en 1094.



*Vatican, 1972, n°s 537/540
Venise, fresque d'Ignazio Danti (1581)*



*Saint-Marin, carte maximum de 1994 avec le timbre n° 1379
Venise, la basilique de Saint-Marc*

5. La dynastie des Hohenstaufen

Le concordat de Worms de 1122 et la mort de l'empereur Henri V en 1125 furent suivis d'une période de chaos, aussi bien du côté impérial, avec une longue lutte pour la succession, que du côté papal, avec deux pontifes rivaux.

En Italie, les deux clans déjà cités allaient s'opposer de plus en plus : les *guelfes* (de "Welf", dynastie des ducs de Bavière), qui soutenaient le pape, et les *gibelins* (de "Weiblingen", résidence de la dynastie des Hohenstaufen), qui soutenaient l'empereur.

En 1152, ce fut finalement un Hohenstaufen qui fut désigné à la succession : Frédéric I^{er} Barberousse. Après avoir réprimé la révolte des nobles en Allemagne, il manifesta la volonté de restaurer l'Empire de Charlemagne. Pour cela, il y avait trois obstacles à réduire :

- Briser la volonté d'indépendance des villes italiennes.
- Soumettre le pape.
- Conquérir l'Italie méridionale, aux mains des Normands.



Allemagne fédérale, 1977, n° 780



Allemagne fédérale, 1980, n° 886

Frédéric I^{er} Barberousse

Pour atteindre ces buts, Frédéric I^{er} Barberousse se fit couronner à Rome en 1155 et il effectua entre 1153 et 1176 six expéditions contre le pape et ses alliés, les cités guelfes groupées dans la Ligue lombarde. Après de nombreux succès, il fut finalement battu à Legnano en 1176, et dut reconnaître son grand ennemi, le pape Alexandre III, comme le chef légitime de la Chrétienté.

Les villes de la Ligue lombarde ne surent pas exploiter leur succès, retombant dans leurs disputes chroniques après leur victoire commune. Participant à la troisième croisade, l'empereur mourut en 1190 en traversant un fleuve.

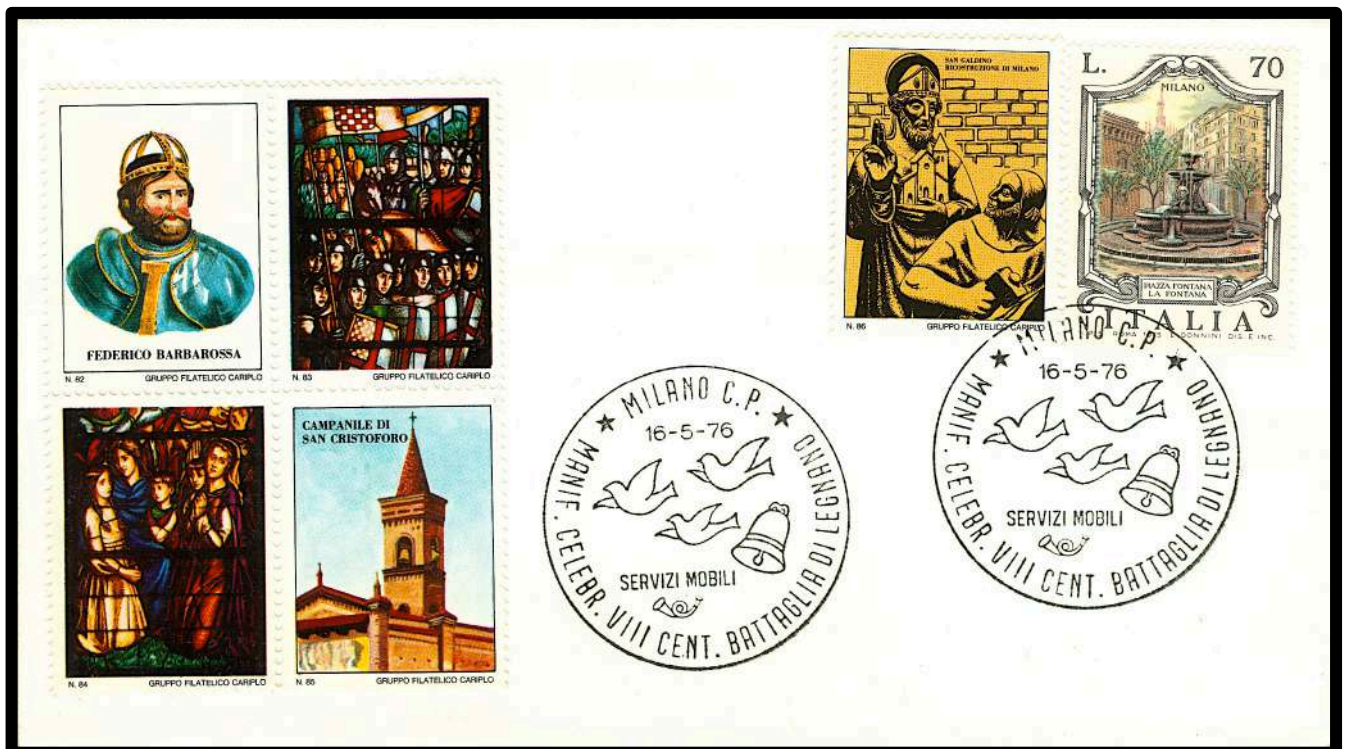


1946, n° 511



1967, n° 983

Création de la Ligue lombarde par le serment de Pontida en 1167



Cachet commémoratif et vignettes pour le 800^e anniversaire de la bataille de Legnano (1176)

Son fils et successeur, Henri VI, réalisa le rêve de son père : en 1194, il battit les Normands, et s'empara de toute l'Italie méridionale et de la Sicile. Il possédait alors toute l'Italie, sauf les territoires papaux.

Henri VI mourut en 1197, et alors, comme d'habitude, l'Empire - et donc aussi l'Italie - connut une période d'anarchie, avec l'intermède d'Otton IV. C'est alors que les chevaliers de la quatrième croisade, détournée par Venise, s'emparèrent de Constantinople et y placèrent le comte Baudouin de Flandre sur le trône. C'était l'Empire "latin" de Constantinople, qui allait durer jusqu'en 1261. C'est Venise qui en tira les plus grands avantages, aussi bien territoriaux que commerciaux.



Belgique, 1946, n° 742

Le comte Baudouin IX de Flandre, qui devint empereur de Constantinople en 1204

C'est en 1212 que commença le règne de Frédéric II de Hohenstaufen. Né en 1194, il n'eut aucune peine à éliminer son rival Otton IV, car celui-ci, allié du roi d'Angleterre Jean sans Terre, fut écrasé en 1214 par le roi de France Philippe Auguste à la bataille de Bouvines.

Il fut un des personnages les plus remarquables du Moyen-Âge. Il régna jusqu'à sa mort en 1250. Intelligent et cultivé, possédant un sens politique et tactique aigu, réaliste et non-conformiste, il était avant tout Italien et non Allemand.

Sa vie fut une suite ininterrompue de luttes avec les papes successifs (Innocent III, Honorius III, Grégoire IX, Innocent IV) et avec les villes lombardes guelfes. Les conflits, les excommunications et les réconciliations se succédèrent, mais Frédéric II sut toujours avoir le dernier mot, soumettant les villes guelfes rebelles et réprimant les ambitions temporelles papales.

Il mourut en 1250, vaincu et ayant durant toute sa vie sut maintenir une Italie unifiée sous sa domination.



1994, n° 2080



Allemagne, 1994, n° 1567

Frédéric II de Hohenstaufen



1977, n° 1300

Le "Castel del Monte", forteresse de Frédéric II dans les Pouilles



Monaco, 1997, n° 2137

Le pape Innocent IV, le plus grand ennemi de Frédéric II

Les idées de Frédéric II dépassaient de loin son temps. Le meilleur jugement sur ce souverain hors du commun a été donné par le grand historien Jacob Burckhardt : "Le premier homme moderne à être monté sur un trône".

L'on ne peut pas oublier que cette période trouble et difficile a aussi été l'époque d'un autre personnage hors du commun, mais sur un tout autre plan : saint François d'Assise (1182-1226).

Issu d'une famille aisée, il abandonna vers 1206 tous ses biens pour vivre dans la prière, la joie, la pauvreté, la charité et l'amour de la création divine. Il est le fondateur de l'ordre des frères mineurs, plus connus sous le nom de frères franciscains.



1926, n° 187



1982, n° 1919



1976, n° 1282



Vatican, 1977, n° 629



Inde, 1983, n° 760
St. François d'Assise



France, 1982, n° 2198

V. De 1250 à 1400

1. Les dynasties d'Anjou et d'Aragon

Tout l'édifice de Frédéric II s'écroula après sa mort. Son fils et successeur Conrad mourut en 1254. Son autre fils légitimé, Manfred, prit la régence et se proclama roi de Sicile, mais le pape Clément IV, comme tous ses prédécesseurs ennemi juré des Hohenstaufen, fit appel à Charles d'Anjou, le frère du roi de France Louis IX (saint Louis), et le couronna roi de Sicile en 1266. Charles d'Anjou écrasa les forces de Manfred à Bénévent en 1266. Manfred perdit la vie dans la bataille. Il ne restait plus que le petit-fils de Frédéric II, le tout jeune Conradin, qui fut finalement capturé et décapité en 1268. Il avait à peine seize ans.

La fin des Hohenstaufen ne signifia pas la fin du Saint-Empire romain germanique. Le titre d'empereur de cet Empire allait perdurer jusqu'au début du XIX^e siècle, mais il ne servira plus qu'à désigner le souverain de Germanie, et n'aura plus rien à voir avec l'Italie.

Avec Charles d'Anjou, les Français étaient devenus les maîtres de la Sicile et de l'Italie méridionale. Mais Charles se rendit rapidement impopulaire, et le lundi de Pâques 1282, une révolte éclata à Palerme, où 2 000 Français furent massacrés. Ce sont les "Vêpres siciliennes".



*1982, n° 1526
700^e anniversaire des "Vêpres siciliennes"*

Charles d'Anjou voulait étendre son hégémonie sur toute la Méditerranée, mais il se heurta à un rival : Pierre III d'Aragon. Celui-ci débarqua en Sicile en 1282 et battit les Français. Après avoir été arabe, normande, germanique et française, la Sicile devint aragonaise.

Pierre III d'Aragon, Charles d'Anjou et le pape moururent tous les trois en 1285, et le nouveau pape, Honorius IV, eut l'intelligence de résoudre le conflit par la diplomatie : la maison d'Aragon recevait la couronne de la "Sicile insulaire", avec Palerme comme capitale, et la maison d'Anjou la "Sicile continentale" (en fait l'Italie méridionale), avec Naples comme capitale.

Les Anjou allait régner à Naples jusqu'en 1442. Ce fut avant tout une lutte ininterrompue entre les différentes branches de la famille. Les Aragon restèrent maîtres de la Sicile et s'emparèrent du royaume de Naples en 1442, donnant ainsi naissance à ce qui allait être le "Royaume des Deux-Siciles".

2. La crise pontificale

Le conflit continuuel entre la papauté, soutenue par les cités guelfes, et l'Empire, soutenu par les villes gibelines, s'enlisa un peu à cause de l'affaiblissement de ses deux principaux protagonistes, le pape et l'empereur.

Du côté de l'Empire, les deux derniers empereurs du Saint-Empire qui effectuèrent des expéditions en Italie étaient Henri VII (1308-1313) et Louis IV (1327-1347). Les empereurs suivants ne remirent plus les pieds en Italie.

Du côté pontifical, c'était l'anarchie la plus complète.

- Il y eut d'abord l'élection en 1294 d'un moine-ermite bénédictin de 85 ans, qui prit le nom de Célestin V. N'ayant aucune instruction ni formation, il démissionna après quelques mois. Il fut canonisé en 1313.



1996, n° 2168



Vatican, 1996, n° 1050

Le pape Célestin V

- Il y eut ensuite le conflit entre le roi de France Philippe IV le Bel et l'implacable pape Boniface VIII. Le pape fut molesté et humilié en 1303, à Anagni, par l'envoyé du roi de France Guillaume de Nogaret.



Vatican, 1949, n°s 152 & 156



Le pape Boniface VIII



Vatican, 1998, n° 1096

- Et surtout, le pape chercha refuge en Avignon, cité plus tranquille dépendant des Angevins de Naples. La fuite du pape allait maintenir celui-ci loin des affaires italiennes jusqu'en 1377.



France, 1938, n° 391



France, 2009, n° 4348

Le palais des papes à Avignon

Six papes allaient se succéder à Avignon : Clément V (1305-1314), Jean XXII (1316-1334), Benoît XII (1334-1342), Clément VI (1342-1352), Innocent VI (1352-1362) et Urbain V (1362-1370).



*France, carte maximum de 1968 avec le timbre n° 1562
Le pape avignonnais Jean XXII*



*Vatican, 1998, n° 1097
Le pape avignonnais Clément VI*

Ce fut grâce à l'opiniâtre insistance d'une religieuse, sainte Catherine de Sienne, que le pape suivant, Grégoire XI, accepta - bien contre son gré - de rentrer à Rome en 1377. Il décéda l'année suivante.



*Vatican, 1977, n°s 634/635
600^e anniversaire du retour du pape Grégoire XI d'Avignon à Rome*



Vatican, 1962, n°s 353/355



1962, 866/867



*1948, P.A. n° 130
Sainte Catherine de Sienne*



1980, n° 1420

Mais les problèmes n'étaient pas résolus : au conclave de 1378, les Italiens élirent Urbain VI, mais les Français choisirent Clément VII, qui retourna à Avignon : c'est le début du Grand Schisme d'Occident, qui allait durer jusqu'en 1414, où deux papes se partageaient les faveurs de la Chrétienté.

Pendant plus de quarante ans, l'Italie fut le théâtre d'un conflit où les grandes familles et les cités jouèrent le rôle le plus actif. Tirillée entre l'influence angevine et le parti des Visconti de Milan, la péninsule vit une période de troubles et d'incertitudes.



*Vatican, 1998, n° 1098
Boniface IX, pape "romain" de 1389 à 1404*

Les partisans de l'union réunirent un concile à Pise en 1409, où ils élurent un nouveau pape, Alexandre V, mais les deux autres pontifes refusèrent de se démettre : il y avait alors... trois papes !

Un nouveau concile fut réuni à Constance par l'empereur Sigismond. Les trois papes furent mis à l'écart, et un nouveau pape fut élu, cette fois-ci reconnu par presque l'ensemble de la Chrétienté : Martin V. Les papes non Romains furent considérés par l'Église comme des "antipapes".



*Allemagne, 2014, n° 2907
Le concile de Constance*



*Vatican, 1998, n° 1099
Martin V, le pape de la réunification, pape de 1417 à 1431*

Un point moins reluisant de ce concile fut la condamnation au bûcher du réformateur religieux tchèque Jan Hus, malgré un sauf-conduit signé par l'empereur.



*République tchèque, 1996, n° 107
L'empereur Sigismond*



*République tchèque, 2002, n° 304
Jan Hus*

3. Le développement des seigneuries

La période de 1250 à 1400 fut celle du développement des seigneuries dans les villes. L'anarchie pontificale et le désintéressement des souverains du Saint-Empire romain germanique pour l'Italie avaient engendré une volonté d'indépendance des grandes villes, surtout en Italie septentrionale et centrale.

Mais l'histoire de ces agglomérations urbaines est ponctuée de conflits : elles étaient le théâtre de luttes acharnées entre riches et pauvres, entre guelfes et gibelins, entre différentes familles de la noblesse, et en plus entre villes rivales pour le contrôle de la région environnante.

Cette turbulence continuelle fit que les villes cherchaient à se donner un chef avec assez d'autorité et de puissance pour s'imposer aux clans et aux partis et pour freiner les ambitions des villes rivales. En échange, la population était prête à accepter que le gouvernement exercé par ce chef soit très autoritaire. Ces chefs cherchaient en plus l'approbation papale ou impériale, et se présentaient alors comme le représentant local du pape ou de l'empereur.

La "seigneurie" était le plus souvent exercée par d'anciennes et illustres familles, comme les Visconti à Milan, les Este à Ferrare, les Scaliger à Vérone, les Gonzague à Mantoue ou les Montefeltro à Urbino.

Les luttes intérieures et extérieures, l'anarchie régnante, la multiplication de mauvaises récoltes et la sous-alimentation chronique ont cependant provoqué une forte décline démographique, aggravée par l'épidémie de peste qui a ravagé une grande partie de l'Europe en 1347-1348 : l'on estime que cette "Grande Peste" a fait périr entre le quart et le tiers de la population italienne.

Il suffit ici de survoler les villes les plus importantes :

- Venise était maître de l'Adriatique et conserva toujours son indépendance. Un fait nouveau était que, surtout pour se protéger des Visconti de Milan et des Scaliger de Vérone, la ville commença à acquérir - ou conquérir - des territoires sur le continent italien, englobant la partie orientale de la plaine du Po.
- Sa grande rivale restait toujours Gênes, mais la lutte entre les familles (les Doria, les Boccanegra) fut très préjudiciable pour la ville.
- Pise, la troisième ville maritime, était en déclin et fut finalement soumise par Florence.
- Florence et Sienne accumulaient les richesses grâce aux commerce et aux activités bancaires. C'est surtout au siècle suivant que ces villes allaient connaître leur apogée.
- Milan était depuis 1277 aux mains de la famille Visconti, dont le représentant le plus célèbre fut Gian Galeazzo Visconti (1347-1402). Homme d'État mais dénué de scrupules, il parvint à mettre une grande partie de l'Italie septentrionale et centrale sous l'autorité milanaise, avec des villes comme Vérone, Padoue, Vicence, Bologne, et même plus au sud, Assise, Pise, Sienne et Pérouse.



Oblitération de 1979 avec l'effigie de Gian Galeazzo Visconti

- À Rome, l'absence de l'autorité papale se fit cruellement sentir. Cette période a été celle de la confusion, de l'anarchie, de l'insécurité et des guerres entre les familles et factions (Caetani, Orsini, Colonna, etc.). Il faut mentionner l'intermède Cola di Rienzo, qui essaya en 1347 de sauver Rome de la décadence et de restaurer le prestige de l'ancienne république romaine. Avec l'aide du peuple, il prit le pouvoir en 1347, mais il fut déjà renversé après quelques mois. Il essaya une deuxième fois de reprendre le pouvoir en 1354, mais il fut rapidement mis à l'écart et exécuté. Le Risorgimento du XIX^e siècle en a fait une figure populaire de la lutte de Rome face aux papes et aux seigneurs.



2013, n° 3423
Cola di Rienzo

4. La culture et l'art du Trecento (XIV^e siècle)

L'on ne peut cependant pas oublier que cette époque de guerres, de troubles, d'anarchie et d'incertitudes a été celle de très grand auteurs, architectes et artistes. À partir de 1250, et surtout au *Trecento* (XIV^e siècle) se manifestent les premiers signes d'un renouveau de la pensée et des lettres.

Il faut avant tout mentionner Dante Alighieri (1265-1321). Il est le premier à avoir élevé le parler véhiculaire en une authentique langue littéraire. Pour cette raison, il est considéré à juste titre comme le père de la langue italienne. Son oeuvre principale, *La divine Comédie*, est l'un des chefs-d'oeuvre de la littérature mondiale.



1932, n° 294



1921, n° 112
Dante Alighieri



1990, n° 1885



Vatican, 1965, n°s 428/431
Dante Alighieri et scènes de "La divine Comédie"



*Saint-Marin, 1965, n°s 655/658
Dante Alighieri et scènes de "La divine Comédie"*

Les deux autres auteurs qui dominent cette époque sont Pétrarque et Boccace. Pétrarque (1304-1374) est resté célèbre pour la perfection de sa poésie. Dans son oeuvre majeure, le *Canzoniere*, un recueil de 366 poèmes, il met en vers son amour intemporel pour Laure.



1974, n°s 1188/1189

1932, n° 292

2004, n° 2699

Pétrarque

Boccace (1313-1375) écrit en prose. Son oeuvre principale, le *Décameron*, est un recueil d'une centaine de contes, dont la gamme va de l'érotique au tragique.



2013, n° 3377

1932, n° 283

1975, n°s 1252/1253

Boccace

Ce fut également une période faste pour l'architecture : surtout en Toscane et en Ombrie, le gothique italien produisit ses ouvrages les plus remarquables. Il suffit d'en citer quelques-uns :

- Florence, le *Palazzo Vecchio*.
- Florence, la cathédrale, commencée par Arnolfo di Cambio et achevée avec la coupole de Brunelleschi. Le campanile est de Giotto.
- Sienne, la *Piazza del Campo*, où se trouve le *Palazzo Pubblico* et sa *Torre del Mangia*.



1946, n° 507
Le Palazzo Vecchio de Florence



1996, n° 2190
La cathédrale de Florence



Carte postale de 1981 avec le timbre n° 1480
Le "Palio", sur la Piazza del Campo, avec le Palazzo Pubblico et la Torre del Mangia

En peinture, deux noms s'imposent : Giovanni Cimabue (1240-1302) et Giotto (1266-1337). Ce sont les précurseurs des grands noms de la peinture italienne des siècles suivants, introduisant dans leurs oeuvres un réalisme et une vitalité inconnus jusqu'alors.

L'oeuvre la plus connue de Cimabue est son Crucifix, dans l'église Santa Croce de Florence. Elle fut gravement endommagée pendant la crue de l'Arno en 1966.



*Vatican, 2002, n°s 1272/1275
Cimabue, le crucifix de San Domenico, Arezzo.*

Giotto di Bondone fut peintre, architecte et sculpteur. Continuant sur la lancée de Cimabue, qui fut son maître, il perfectionna les techniques, et fut à la base du vaste mouvement pictural de la Renaissance. Ses œuvres les plus célèbres se trouvent à la basilique Saint-François d'Assise et à la chapelle Scrovegni de Padoue.



*Vatican, 2000, 1209/1201
Giotto, fresques de la basilique Saint-François d'Assise*



*Saint-Marin, 1975, n°s 893/897
Giotto, fresques de la chapelle Scrovegni de Padoue*

VI. Le XV^e siècle

1. Le puzzle italien dans la première moitié du 15^e siècle

Le XV^e siècle en Italie est sans conteste le plus embrouillé de toute son histoire. Grosso modo, cinq puissances se partageaient la péninsule : le duché de Milan, Venise, Florence, l'État pontifical et le royaume de Naples, qui comprenait également la Sicile.

Jusqu'à la paix de Lodi, signée en 1454, ce fut un demi-siècle d'alliances nouées et rompues, de conflits et de réconciliations, de paroles données et reprises. Les guerres étaient confiées à des *condottieri* : des chefs d'armée qui se comportaient en véritables professionnels de la guerre, n'ayant comme seul but que le profit qu'ils pouvaient attendre de leurs employeurs, sans se soucier le moins du monde de la cause défendue.

Certains *condottieri* sont devenus célèbres, comme Bartolomeo Colleoni (vers 1400-1475), employé surtout par Venise, ou Erasmo da Narni, dit Il Gattamelata (1370-1443), qui loua ses services à tout le monde !



*Carte maximum de 1970 avec le timbre n° 1049
Erasmo da Narni, dit "Il Gattamelata"*

- En Italie méridionale, les conflits pour le royaume de Naples et de Sicile se jouèrent entre les dynasties française des Anjou et espagnole des Aragon. Ce fut finalement Aragon qui l'emporta, réunissant en 1442 sous une même couronne la Sicile et l'Italie du Sud. Le représentant le plus illustre de cette dynastie fut Ferdinand I^{er} (Ferrante), qui régna de 1458 à 1494.

- À Milan, la succession de Gian Galeazzo Visconti fut difficile. Finalement, son fils cadet Filippo Maria Visconti parvint à récupérer la plus grande partie des territoires qui avaient été perdus en Lombardie et en Émilie, mais les villes de Toscane, comme Sienne, et d'Ombrie, comme Pérouse, étaient définitivement perdues. C'était l'époque des conflits incessants entre Milan et Venise, cette dernière parvenant à s'appropriier Padoue, Vicence et Vérone.

Après les conflits désormais classiques pour la succession de Filippo Maria Visconti, mort en 1447, ce fut finalement Francesco Sforza qui parvint à mettre la main sur le duché de Milan.



1980, n° 1434
Le château des Sforza à Milan

- L'histoire de Venise pendant la première partie du XV^e siècle est une lutte incessante contre Milan pour la possession des villes riches et prospères de la plaine du Po, avec des hauts et des bas. Tout allait changer en 1453 avec la prise de Constantinople par les armées ottomanes.

- Pour Florence, dont l'économie était prospère, le but principal était de maintenir l'équilibre en Italie, afin de ne pas nuire à son commerce et à ses activités bancaires. Après avoir soumis Pise en 1406, la ville s'allia avec Venise contre Milan, et remporta en 1440 la victoire d'Anghiari. Cette victoire signifia le retournement des alliances : Florence se ligua alors avec Milan contre Venise...

L'homme fort de Florence était devenu le richissime banquier Côme de Médicis. Maître du pouvoir qu'il avait reçu du peuple, il eut l'intelligence de ne pas en abuser, et laissa à Florence l'illusion que c'était une république démocratique.



1980, n°s 1430/1431
Les Médicis. Le timbre de gauche représente Côme de Médicis

- Les États pontificaux se remettaient lentement du Grand Schisme qui avait secoué l'Église. Les papes successifs essayèrent de jouer l'arbitre entre les villes rivales. Un des rares "bons" papes fut Nicolas V, pape de 1447 à 1455. Il essaya de maintenir l'équilibre et la paix en Italie.

Ses successeurs comprirent que, pour pouvoir continuer à jouer le rôle d'arbitre, il fallait de l'argent et de la puissance. Ils allaient trouver la puissance grâce au népotisme et l'argent grâce à la simonie.



Vatican, 1955, n° 215/217



*Vatican, 1998, n° 1100
Le pape Nicolas V*

- Il y avait finalement encore quelques familles illustres, régnant sur une ville ou un domaine, officiellement vassales d'instances plus importantes, mais vivant comme des souverains indépendants : les Este à Modène et Ferrare, les Gonzague à Mantoue, les Montefeltro à Urbino, les Malatesta à Rimini, etc.



*Saint-Marin, 2001, n°s 1725/1726
Les Malatesta à Rimini*

2. La deuxième moitié du XV^e siècle

Un événement imprévu allait tout changer en Italie : la prise de Constantinople par les Turcs en 1453. L'Italie, Venise la première, se trouvait désormais en première ligne dans un affrontement avec la puissance ottomane qui allait durer plusieurs siècles. Devant ce nouveau péril, Venise, incapable de mener une double guerre, rechercha immédiatement la paix en Italie.

Le 9 avril 1454, à Lodi, à l'initiative du pape Nicolas V, la paix fut signée entre Milan et Venise. Et la même année, une alliance fut conclue entre Milan, Venise et Florence, la *ligue italique*. Le royaume de Naples s'y joignit en 1455, et le pape s'institua protecteur et garant de cette alliance défensive. Les signataires de ce pacte s'engageaient à secourir les co-signataires en cas d'agression extérieure.

Cet équilibre précaire, instauré en 1454, allait tenir plus ou moins jusqu'à la fin du siècle, et allait permettre aux seigneuries de concentrer leurs énergies sur la gestion des problèmes intérieurs, plutôt que de se combattre continuellement.

C'est surtout Florence qui devint alors le centre culturel, intellectuel et artistique de l'Italie et même de tout le monde occidental. Côme de Médicis mourut en 1464, et son fils Pierre en 1469. Ce dernier laissa le pouvoir à deux adolescents, Laurent et Julien de Médicis. Julien fut assassiné en 1478 par des familles rivales, les Pazzi et les Salviati, tandis que Laurent échappa de justesse à la mort. Il allait se développer comme le mécène parfait, incarnant l'esprit de l'humanisme et de la Renaissance : entouré d'artistes et d'intellectuels, il devint "Laurent le Magnifique". Sa vie fastueuse, entrecoupée de nombreux conflits suivis d'aussi nombreuses réconciliations avec les papes successifs, s'acheva en 1492.



1949, n° 547



1992, n° 1939

Laurent de Médicis, dit le Magnifique

D'autres grands seigneurs essayèrent d'égaler le Florentin dans le faste et le mécénat. Ce sont des noms qui ont stimulé l'éclosion et l'essor de l'humanisme et de la Renaissance en Italie, mais qui, tous sans exception, étaient totalement dénués de scrupules et ne souciaient aucunement d'une parole donnée ou d'une signature appliquée, du moment qu'il y avait du profit à glaner.

À Milan, il y avait Ludovic Sforza, dit Le More, seigneur de Milan de 1479 à 1500, et qui mourut en captivité française en 1508. Il fut le protecteur et mécène de Bramante et de Léonard de Vinci.

Hercule d'Este fut seigneur de Modène et de Ferrare, tandis que les Gonzague (Louis III, Frédéric I^{er} et François II) faisaient de Mantoue un grand centre culturel, accumulant les richesses en offrant leurs services alternativement à Venise et à Milan. Ils furent les protecteurs de grands peintres comme Alberti et Mantegna.

Mais le plus important, après Laurent le Magnifique, fut Federico de Montefeltro, seigneur d'Urbino de 1444 à sa mort en 1482. Il s'entoura d'artistes et de savants et fit de son palais ducal d'Urbino un des grands centres de la Renaissance.



1982, n° 1541

Federico de Montefeltro, duc d'Urbino



*Saint-Marin, entier postal de 1982
Federico de Montefeltro, duc d'Urbino*



*Saint-Marin, 2022, F2668
Federico de Montefeltro, duc d'Urbino, et son épouse Battista Sforza
(Piero della Francesca)*



Saint-Marin, 1999, n° 1652



*2008, n° 3038
Le palais ducal d'Urbino*



Saint-Marin, 2013, n° 2361

Pendant ce temps, à Rome, les papes qui se succédèrent étaient en général des personnages peu reluisants : Calixte II (1455-1458, le premier des Borgia), Pie II (1458-1464, de loin le meilleur), Paul II (1464-1471), Sixte IV (1471-1484) et Innocent VIII (1484-1492) étaient avant tout occupés à consolider leur puissance et à amasser des richesses, ayant sans le moindre scrupule recours à un népotisme effréné et à la simonie, avec la vente d'indulgences, de dignités et d'offices ecclésiastiques. Sixte IV fit de ces écarts un véritable système. Son seul mérite est artistique et culturel : il fut un mécène pour de grands artistes comme Ghirlandaio, le Pérugin et Botticelli, il ordonna la construction de la chapelle sixtine (nommée d'après lui) et il renouvela complètement la bibliothèque vaticane.

On croyait avoir touché le fond avec Sixte IV, mais ses successeurs allaient le dépasser en s'enfonçant de plus en plus dans le vice, la débauche, la simonie, le népotisme et même la criminalité.



*Vatican, 1998, n° 1101
Sixte IV, pape de 1471 à 1484*



*Vatican, 1975, n°s 603/605
Le pape Sixte IV en tant que rénovateur de la bibliothèque vaticane*

3. L'art du Quattrocento (XV^e siècle)

Le *Quattrocento* (XV^e siècle) italien a été une des périodes les plus fertiles de toute l'histoire de l'humanité en ce qui concerne l'art et la culture.

Un grand nombre de savants et d'artistes évoluaient entre deux mondes : en partie encore dans le Moyen-Âge, en partie déjà au seuil des temps modernes.

L'accumulation des richesses dans les villes, engendrant l'émulation entre les puissants, avait rempli les conditions nécessaires à cet essor : d'une part les artistes et les savants recevaient protection et aisance matérielle, d'autre part ceux-ci rehaussaient par leur présence la renommée des personnages illustres. Le mot "mécène" prit ici toute sa signification.

C'est surtout à Florence, sous le mécénat des Médicis, et à Rome, sous celui des papes, que brillèrent les grands noms de la peinture et de la sculpture. Il suffit d'en mentionner les plus grands.

En peinture, ce fut le siècle de Botticelli (1445-1510), de Ghirlandaio (1449-1494), de Fra Angelico (1395-1455), de Masaccio (1401-1428), d'Uccello (1397-1475), de Piero della Francesca (1412-1492), de Mantegna (1431-1506) et du Pérugin (1450-1523).



*Saint-Marin, 1972, n^{os} 801/803
Botticelli, Allégorie du printemps*



*Saint-Marin, 1987, n^{os} 1171/1173
Fra Angelico*



*2001, n° 2504
Masaccio
Fresque de la chapelle Brancacci*



*2000, n^{os} 2416 & 2418
Ghirlandaio
La naissance du Christ*



La dernière Cène



2001, n° 2502

Piero della Francesca

La Vierge de Senigallia



2000, n° 2420

La résurrection



Carte maximum de Saint-Marin de 1968, avec le n° 723

Uccello

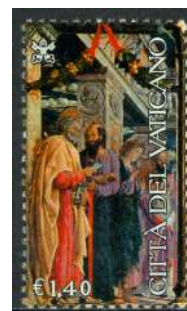
La bataille de San Romano



2006, n° 2843

Mantegna

La chambre des époux, Mantoue



Vatican, 2006, n°s 1404/1405



Rétable de San Zeno, Vérone



*Vatican, 2005, n°s 1370/1373A
Le Pérugin
Le Christ ressuscité, Rome*

En sculpture, il y eut Donatello (1386-1466), Ghiberti (1378-1455) et Verrocchio (1435-1488).



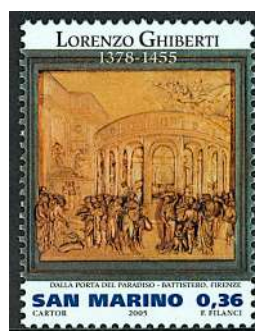
*1966, n° 954
Anges chanteurs, Padoue*



*1957, n°s 738/739
Donatello
Saint Georges, Florence*



*1986, n° 1727
La Vierge, Padoue*



*Saint-Marin, 2005, n° 2032
Ghiberti
Portes de bronze du baptistère de Florence*

L'architecture connut également une évolution rapide, avec l'abandon du gothique et le retour à l'antiquité grecque et romaine comme point de départ pour les nouvelles constructions. Il ne s'agissait cependant pas de copier les monuments antiques, mais simplement de s'en inspirer, pour les égaler et même les surpasser : de là le nom de Renaissance. Les plus grands noms sont Brunelleschi (1377-1446), Alberti (1404-1472) et Michelozzo (1396-1472).

Le chef-d'oeuvre de Brunelleschi reste la coupole de la cathédrale de Florence, mais il y dressa aussi les plans d'autres splendides églises comme San Lorenzo et Santo Spirito.

Le chef-d'oeuvre de Michelozzo est le palais Medici-Riccardi, construit pour Côme de Médicis à Florence. Alberti dressa les plans à Florence du palais Rucellai et de l'église Santa Maria Novella.



*Enveloppe premier jour de 1977 avec le timbre n° 1304
Filippo Brunelleschi, et son oeuvre majeure, la coupole de la cathédrale de Florence*

VII. Le XVI^e siècle

1. Les campagnes militaires françaises de Charles VIII et Louis XII

1492 a été pour le monde entier, et surtout pour l'Italie, une année importante. C'est l'année de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, de la prise de Grenade par "Los Reyes Católicos" (Ferdinand II d'Aragon et Isabelle de Castille, qui avaient réalisé l'unification de l'Espagne), et en Italie, de la mort de Laurent le Magnifique.



1952, P.A. n° 261

Ferdinand II d'Aragon



1952, n° 830



1951, n° 815



1951, P.A. n° 254

Isabelle de Castille

L'Italie était alors l'épicentre du monde de l'art et de la culture, mais elle était constituée de nombreuses entités territoriales, qui se disputaient sans cesse la prééminence. Sa richesse matérielle, culturelle et artistique ne pouvait que susciter les convoitises de ses voisins, des monarchies plus cohérentes et militairement plus puissantes : la France, l'Espagne, l'empire des Habsbourg. C'est l'origine et la cause des "guerres d'Italie".

La première guerre d'Italie fut menée par le roi de France Charles VIII, de 1494 à 1497. Estimant qu'il avait des droits sur le royaume de Naples, il prit en 1494 le chemin de l'Italie. Il entra sans aucune résistance à Milan, à Florence, à Rome et à Naples, mais les brutalités et les pillages de l'armée française - la fameuse *furie française* - lui enleva toute sympathie. Milan (Ludovic le More), Rome (le pape Alexandre VI), Naples (les Espagnols), qui tous avaient pourtant accueilli Charles VIII à bras ouverts, s'allièrent alors avec Venise contre lui, et formèrent la "sainte ligue" de 1495. Charles VIII dut quitter l'Italie et les restes de son armée furent finalement éliminés par les Espagnols en 1497.

Son successeur, le roi de France Louis XII, récidiva à trois reprises : ce sont les deuxième (1499-1500), troisième (1501-1504) et quatrième (1508-1513) guerres d'Italie.



Monaco, 1962, n° 576

Le roi de France Louis XII (à gauche)

Pendant la deuxième guerre, Louis XII écarta Ludovic le More et occupa Milan, avec l'accord de Venise et du pape Alexandre VI.

Pendant la troisième guerre, le roi de France, toujours avec l'accord du pape Alexandre VI et de César Borgia (le fils du pape), se rendit maître de Naples, mais le pape mourut en 1503. Le nouveau pape Jules II, un della Rovere, ennemi implacable d'Alexandre VI, un Borgia, renversa les alliances, et Louis XII fut finalement battu par les armées de Ferdinand d'Aragon. La bataille du Garigliano de fin 1503 est restée célèbre par l'héroïque défense d'un pont par le chevalier Bayard seul face aux Espagnols.



France, 1943, n° 590



France, 1969, n° 1617

Pierre Terrail, seigneur de Bayard

Pendant la quatrième guerre, Louis XII attaqua Venise, avec l'accord du pape Jules II, mais, comme d'habitude, le pape retourna ensuite les alliances, et se joignit à Venise et à l'Espagne contre la France. Finalement, les Français furent vaincus, et Louis XII dut évacuer toute la péninsule, remettant Milan de nouveau aux Sforza. Le bilan de ces quatre guerres fut donc en fin de compte un échec complet pour la France. Ces guerres avaient pourtant complètement modifié la situation en Italie.

- Dans le royaume de Naples et en Sicile, l'Espagne terminait ces guerres en grand vainqueur. Les rois de la jeune Espagne unifiée, Ferdinand II d'Aragon et Isabelle de Castille, ajoutèrent cette couronne à celle d'Espagne. Les Habsbourg, qui occupèrent ensuite le trône d'Espagne, allaient y régner pendant des siècles.



1987, n° 2534

"Los Reyes Católicos", Ferdinand II d'Aragon et Isabelle de Castille

- À Milan, Ludovic le More du finalement céder sa place au roi de France. Il mourut dans une prison française en 1508. Mais dès 1512, les Sforza revinrent au pouvoir. Lorsque le dernier des Sforza mourut en 1535, le duché de Milan revint lui aussi aux Habsbourg (Charles Quint).

- Venise parvint une fois de plus à sauvegarder son indépendance, au prix habituel d'incessants changements de coalition et d'un manque absolu de respect à la parole donnée. Seule le profit comptait, et c'est pourquoi Venise parvint à s'entendre avec les Ottomans, qui étaient maîtres de la Méditerranée orientale.

- À Florence, l'évolution fut beaucoup plus remarquable. Pierre II de Médicis, le fils et successeur de Laurent le Magnifique, fut renversé en 1494 pour s'être soumis trop facilement au roi de France Charles VIII. Un moine dominicain, Jérôme Savonarole, prit alors le pouvoir. Intransigeant et véhément, il exigea, dans des sermons enflammés, de ses concitoyens une vie ascétique, en rupture complète avec le faste d'antan : c'était l'époque de la "dictature théocratique". Il présentait le pape Alexandre VI - à juste titre ! - comme un véritable Satan, digne de tous les tourments de l'enfer. Il fut finalement écarté du pouvoir en 1498 et exécuté.



1952, n° 634
Jérôme Savonarole

Les Médicis n'allaient revenir au pouvoir qu'en 1512. Dans l'inter règne de 1498 à 1512, un politicien et diplomate joua un grand rôle : Niccolò Machiavelli, dit Machiavel. Mis à l'écart en 1512 au retour des Médicis, il écrivit alors son oeuvre principale, *Il Principe* (Le Prince). Il y préconisait les chemins à suivre pour mener une politique qui devait aboutir à la réunification de l'Italie dans une république idéale.



1932, n° 284
Niccolò Machiavelli (Machiavel)



1969, n° 1036

- Mais c'est à Rome que l'évolution fut la plus incroyable, à cause de la conduite plus qu'indigne de quelques papes qui se sont succédé.

Il y eut d'abord Rodrigo de Borgia, qui acheta la papauté en 1492 face au cardinal Giuliano della Rovere (le futur Jules II), en soudoyant les cardinaux à un prix plus élevé que son rival. Devenu le pape Alexandre VI, il occupa le trône pontifical de 1492 à 1503. Dénudé de scrupules, débauché, corrompu et corrupteur, il eut sans remords recours à la simonie et au népotisme, parfois même à l'assassinat pur et simple, ne se souciant pas le moins du monde du bien de la Chrétienté.

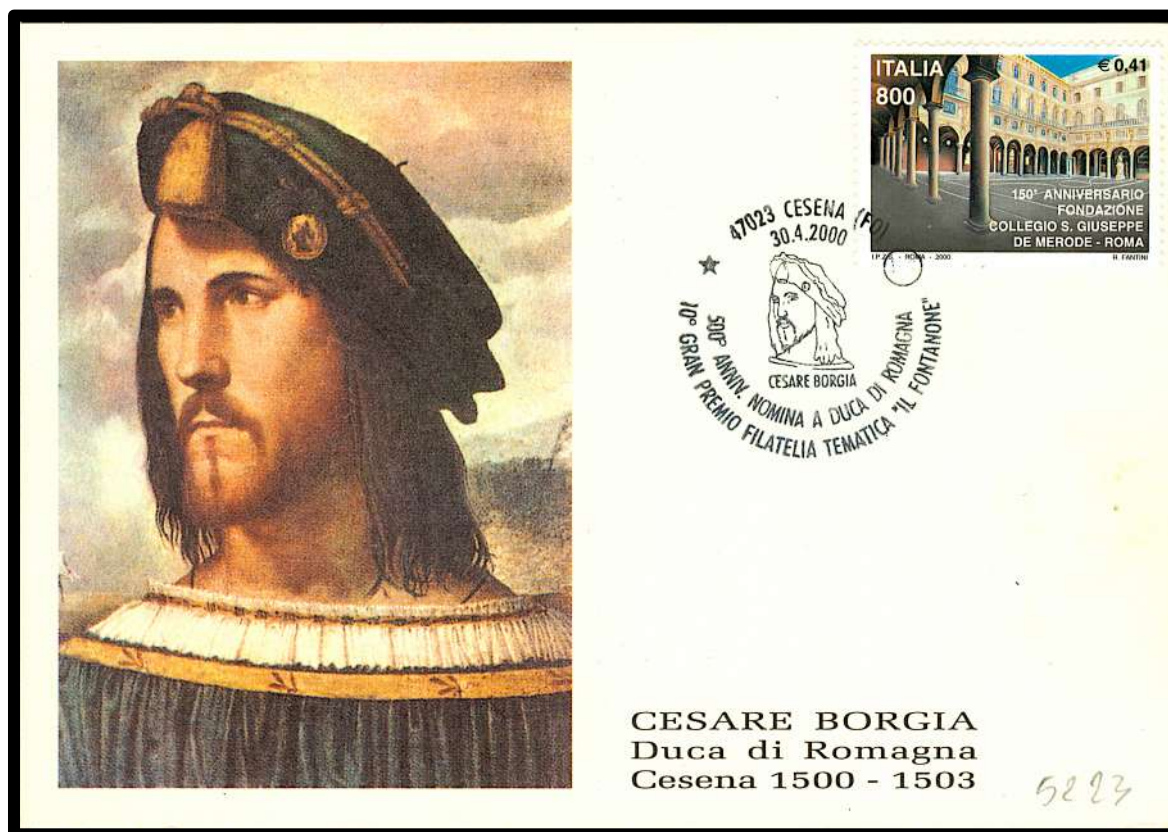


Espagne, 1991, n° 2747



Vatican, 1998, n° 1102
Le pape Alexandre VI

Dans les “guerres d’Italie”, il joua continuellement double jeu, parvenant toujours à tirer son épingle du jeu et à sauvegarder ses intérêts et ceux de sa famille. Dans cette famille, son fils César Borgia joua un grand rôle : il parvint à conquérir la Romagne et les Marches, y instaurant une principauté, n’oubliant pas d’éliminer tous ses adversaires et rivaux potentiels par le fer ou la corde. La mort de son père, le pape, allait rapidement signifier sa propre chute.



*Enveloppe premier jour de 2000 avec le timbre n° 1304
Oblitération et effigie de César Borgia*

Le grand rival et ennemi d’Alexandre VI était le cardinal Giuliano della Rovere. Il fut élu pape en 1503 et prit le nom de Jules II. Tout aussi corrompu et corrupteur et tout aussi dénué de scrupules que son prédécesseur, faisant de la duplicité un système politique, il fut avant tout un chef de guerre, et “régna” de 1503 à 1513. Il élimina César Borgia, et parvint à agrandir solidement le territoire des États pontificaux en combattant successivement Venise et la France. Il laissa à la postérité l’image du “pape-soldat”.



Vatican, 1953, n° 180



Vatican, 2013, n° 1635

Le pape Jules II

À Jules II succéda Jean de Médicis, le fils de Laurent le Magnifique, qui devint pape en 1513, à l’âge de 37 ans, grâce à l’influence - et à l’argent - de sa famille, les Médicis, qui était revenue au pouvoir à Florence l’année précédente. Il prit le nom de Léon X.

Esthète, cultivé, il offrait l'image typique d'un prince de la Renaissance. Il manquait totalement d'intérêt pour tout ce qui touchait à la religion et n'avait aucune formation théologique. Sa façon de vivre, fastueuse et luxueuse, et son goût immodéré pour le mécénat lui fit dilapider toute la fortune amassée par ses prédécesseurs. Il eut alors recours sans frein ni mesure, contre paiement, à la création d'offices et à la dispense d'indulgences.

Il n'est pas étonnant qu'en Allemagne, un moine s'éleva contre ces abus. Il allait être à la base d'une scission dans l'Église qui allait déterminer tout l'avenir de l'Europe : c'était Martin Luther.

Ce pape se profila plus comme patron du clan des Médicis que comme chef de la Chrétienté, s'adonnant à un népotisme inégalé pour favoriser les membres de sa famille. Il décéda en 1521.



*Vatican, 2013, n° 1636
Le pape Léon X*



*France, 1983, n° 2256
Martin Luther*



*Portugal, carte maximum de 2014 avec le timbre n° 3947
Le pape Léon X*

2. François I^{er} et Charles Quint

François I^{er} accéda au trône de France en 1515. En tout point un homme de la Renaissance, amoureux des arts et des lettres, grand admirateur des humanistes, il reprit immédiatement à son compte les ambitions conquérantes de ses deux prédécesseurs.

Il s'allia aux Vénitiens et au pape Léon X, descendit en Italie et remporta une écrasante victoire sur les Suisses à Marignan, près de Milan, en 1515.

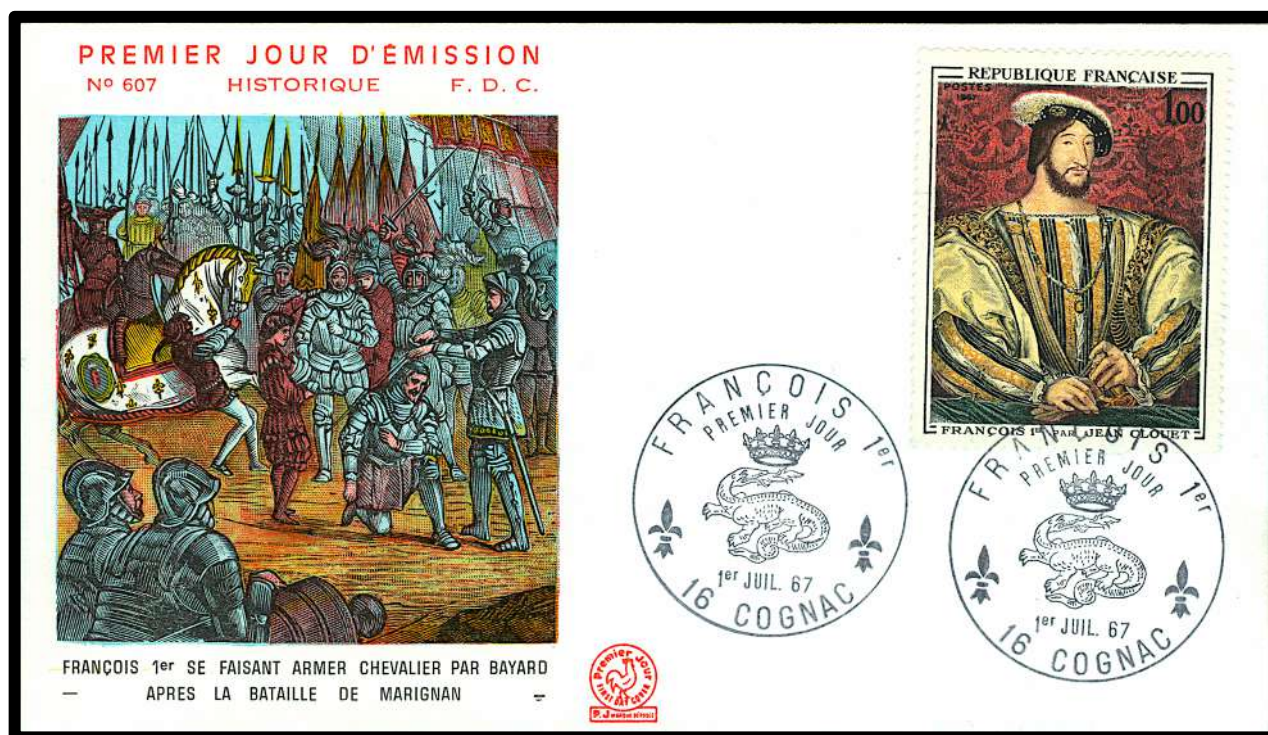
Il reprit Milan, mais il trouva dès le début un adversaire dans la personne de Charles Quint. Celui-ci était devenu maître d'un empire immense, ayant récolté les héritages de son grand-père, Maximilien d'Autriche, et de son père, Philippe le Beau. Cet empire englobait l'Espagne et toutes ses possessions d'outre-mer, surtout en Amérique, les Pays-Bas, l'ensemble des territoires allemands des Habsbourg et le royaume de Naples avec la Sicile.



*France, 1967, n° 1518
François I^{er}*



*Vatican, 1946, n° 138
Charles Quint*



*France, enveloppe premier jour de 1967 avec le timbre n° 1518
Représentation de la bataille de Marignan de 1515*

Toute la vie des ces deux souverains fut une longue lutte pour la suprématie européenne, entrecoupée de guerres, de trêves, de réconciliations, de paix. François I^{er} connut deux échecs : il dut laisser en 1519 la couronne du Saint-Empire romain germanique à son rival, qui... avait mieux soudoyé les électeurs, et il subit une défaite écrasante à Pavie en 1525.

Finalement, à bout de souffle après trente ans de lutte, la paix fut conclue en 1544 : François I^{er} gardait la Savoie, Charles-Quint le Milanais. Le bilan final de toutes ces guerres entreprises par les rois de France en Italie pendant 50 ans (de 1494 à 1544) était donc pratiquement nul.

Pendant ce temps, les choses avaient évolué à Rome. Après le court pontificat du pape Adrien VI (1522-1523), homme pieux et honnête venant des Pays-Bas, ce furent de nouveau les Médicis qui s'imposèrent, avec le pontificat de Clément VII (1523-1534), neveu de Laurent le Magnifique et donc cousin de Léon X.

Plus préoccupé de politique que de religion, soucieux de maintenir l'équilibre entre Charles Quint et François I^{er}, il choisit d'abord le camp de ce dernier. Charles Quint se vengea en lançant son armée contre Rome : le 6 mai 1527, l'armée impériale, tuant et pillant, se livra au sac systématique de Rome. Le pape parvint à se retrancher au château Saint-Ange.

Le pape comprit qu'il n'avait d'autre choix que de se réconcilier avec Charles Quint, dont il devint le soutien dans la lutte de l'empereur contre les princes protestants.



1998, n° 1103
Le pape Clément VII

3. Les grands noms de la Renaissance

La Renaissance, qui débuta en Italie au *Trecento* et évolua au *Quattrocento*, connut son apogée pendant la première moitié du XVI^e siècle. Cette période de troubles et de guerres était également celle où des artistes, des architectes, des auteurs et des intellectuels avaient l'occasion de se concentrer entièrement sur leur production littéraire, artistique ou scientifique, sans devoir se soucier des problèmes matériels, grâce au mécénat inégalé des princes et des papes.

Parmi les mécènes les plus importants, il faut en premier lieu mentionner les papes Alexandre VI, Jules II et Léon X. S'ils furent des papes plus qu'indignes du point de vue religieux, ils ont permis à des artistes d'atteindre des sommets rarement égalés dans l'histoire de l'humanité.

En littérature, il faut surtout mentionner Ludovico Ariosto (l'Arioste, 1474-1533), dont l'oeuvre majeure est le *Roland furieux*, et Pietro Aretino (l'Arétin, 1492-1556).



1932, n° 293

L'Arioste



1974, n° 1194



1977, n° 1305

L'Arétin

En architecture, le nom qui éclipse tous les autres est Bramante (1444-1514). Il dessina les plans de la basilique Saint-Pierre de Rome. Il fut également un peintre très doué.



*Vatican, 1972, n°s 533/535
Bramante*

Il y eut surtout Léonard de Vinci (1452-1519), véritable génie universel. Il fut à la fois artiste, scientifique, inventeur, architecte, anatomiste, philosophe et écrivain, le tout avec autant de talent que de compétence.



1932, P.A. n° 31A



1935, n° 366



1952, n° 626



1938, n° 423



*1932, P.A. n° 31
Léonard de Vinci*



1938, P.A. n° 110

Les deux noms qui viennent immédiatement à l'esprit en peinture sont Raphael et Michelange.

Raffaello Sanzio (Raphael, 1483-1520), peintre et architecte, travailla à Urbino, Pérouse, Florence et surtout à Rome. Protégé par les papes Jules II et Léon X, il y continua la construction de la basilique Saint-Pierre après la mort de Bramante et y décora plusieurs chambres de splendides fresques. Ces chambres prirent le nom de *Stanze di Raffaello*.



*Saint-Marin, 1963, n°s 583/586
Oeuvres de Raphael (le deuxième timbre est un autoportrait)*



*Vatican, 2009, n°s 1501/1503 & bloc 35
La "Stanza della Segnatura" au Vatican, de Raphael*

Surpassant tout le monde, il y a finalement Michelange (Michelangelo Buonarroti, 1475-1564). Peintre, sculpteur et architecte génial, il a laissé au monde, dans ces trois disciplines, des chefs-d'oeuvre atteignant une perfection inégalée. En sculpture, il faut surtout mentionner la *Pietà* de la basilique Saint-Pierre de Rome, le *Moïse* dans l'église Saint-Pierre aux liens de Rome, et le *David* de Florence.

En architecture, il y a, parmi d'autres chefs-d'oeuvre, la bibliothèque Laurentienne de Florence, la place du Capitole à Rome, et la majestueuse coupole de la basilique Saint-Pierre de Rome.

Et en peinture, l'on pense en premier lieu à l'inoubliable et grandiose chef-d'œuvre qu'est la décoration de la voûte et du mur du fond de la chapelle Sixtine, au Vatican.



France, 1957, n° 1133



*1961, n° 842
Michelange*



Vatican, 1964, n° 405



*2014, n° 3444
David*



*Grenade, 1975, n° 634
Moïse
Sculptures de Michelange*



*Vatican, 1964, n° 404
Pietà*



*Vatican, 1994, n°s 969/976
Michelange, fresques de la chapelle Sixtine*

4. La deuxième moitié du XVI^e siècle

Usé, Charles Quint avait laissé en 1555 la couronne à son fils Philippe II, mais les électeurs avaient donné la couronne impériale à Ferdinand de Habsbourg, le frère de Charles Quint, qui gouvernait l'Autriche, la Hongrie et la Bohême. À François I^{er} avait succédé en 1547 son fils, Henri II, qui s'était marié à une Médicis, la nièce du pape, Catherine de Médicis.

Ils continuèrent à se combattre d'une façon plus feutrée que leurs prédécesseurs, laissant leurs troupes en Italie sous le commandement de capitaines locaux, comme Ferdinand de Gonzague et Emmanuel-Philibert de Savoie, tous deux au service de l'Espagne.

Ceux-ci, véritables condottieri modernes, furent récompensés en recevant des territoires, dont ils n'étaient en fait que le gouverneur au service des Habsbourg. C'est ainsi que Ferdinand de Gonzague reçut le duché de Milan, et Emmanuel-Philibert la Savoie. La Savoie incluait alors le Piémont. C'est pourquoi Emmanuel-Philibert transféra en 1563 sa capitale de Chambéry à Turin. En acquérant en 1718 la Sardaigne, cette Savoie allait être au XIX^e siècle le noyau du futur royaume d'Italie.



2007, n° 2910
Ferdinand de Gonzague



1928, n°s 215, 218 & 222
Emmanuel-Philibert de Savoie

La paix de Cateau-Cambrésis, signée en 1559, mit fin à cet interminable conflit. Le grand vainqueur en était l'Espagne des Habsbourg, la France n'ayant tiré aucun profit de ses nombreuses guerres dans la péninsule.

La situation se présentait alors de la façon suivante :

- L'Espagne possédait toute l'Italie méridionale et le duché de Milan, et plusieurs seigneurs officiellement indépendants régnaient dans sa mouvance et sous sa protection, comme la république de Gênes, le duc de Savoie (Emmanuel-Philibert et ses successeurs), le grand-duc de Toscane (la famille Médicis), Parme et Plaisance (la famille Farnèse) et Mantoue (la famille Gonzague).
- Il y avait ensuite les États pontificaux, plus ou moins alliés à Philippe II qui se présentait comme le champion de la lutte pour le catholicisme, contre l'Église réformée à l'intérieur et l'ennemi ottoman à l'extérieur.
- Il n'y avait que Venise qui avait gardé toute son indépendance, mais qui était déjà sur la voie du déclin, et qui avait fort à faire pour se maintenir face aux Ottomans.

Les Turcs étaient devenus maîtres de toute la partie orientale de la Méditerranée, en conquérant Malte en 1566 et Chypre en 1570. Venise dut faire appel à Philippe II et au pape, et le 7 octobre 1571, une flotte vénitienne, espagnole, génoise, pontificale et savoyarde, commandée par don Juan d'Autriche, obtint une éclatante victoire contre la flotte ottomane à Lépante, dans le golfe de Patras.

Finalement, cette bataille ne changea pas grand-chose : les Ottomans renonçaient à toute action directe en Italie, tandis que Philippe II leur laissait les mains libres en Afrique du Nord et dans les Balkans.



*Espagne, 1938, bloc 14
La bataille de Lépante de 1571*

À partir de 1560, l'Italie vivait dans une certaine “pax hispanica”, qui lui donnait la stabilité, mais c'était cependant une société en crise économique et sociale : une industrie en perte de vitesse, des mauvaises récoltes, des terribles épidémies de peste, la diminution du trafic maritime méditerranéen, de nombreuses faillites bancaires et le déclin de l'Espagne ont fait que la paix n'engendra pas la prospérité, comme d'ailleurs partout en Europe, sauf en Angleterre et aux Pays-Bas.

5. les papes de la Contre-réforme. Le concile de Trente

Pendant ce temps, la Réforme (protestants, calvinistes, anglicans, presbytériens, etc.) avait fait d'énormes progrès, s'installant en Grande-Bretagne, aux Pays-Bas et dans une grande partie de l'Allemagne et de la France. C'était une réaction contre la vie fastueuse et dissolue des papes, et ceux-ci prenaient enfin conscience de la nécessité de réagir.

Ce fut le pape Paul III, élu en 1534, qui prit l'initiative de réunir un concile. Celui-ci commença à Trente en 1545, et dura jusqu'en 1563, entrecoupé de nombreuses et longues interruptions. Étalées sur dix-huit ans, ses vingt-cinq sessions couvrirent cinq pontificats (Paul III, Jules III, Marcel II, Paul IV et Pie IV). Mais le résultat en fut remarquable : de nombreuses réformes disciplinaires pour mettre fin aux mœurs dissolues et à l'ignorance du clergé, des définitions plus exactes et plus concrètes de la foi et de la doctrine du catholicisme, et l'abolition d'un bon nombre d'abus. C'était la “Contre-réforme”.



Vatican, 1946, n° 139



Vatican, 1956, n°s 230/231



Vatican, 1953, n° 181

Le pape Paul III (au centre, avec Ignace de Loyola, le fondateur des jésuites)



Vatican, 1946, n° 137



Vatican, 1999, n° 1129

Le pape Jules III

Les papes du concile de Trente



Vatican, 1946, n° 136

Le pape Marcel II

6. La littérature, l'art et l'architecture

Même si le déclin économique et social s'amorçait, ce fut encore une grande période pour la littérature, les arts et l'architecture.

Le nom qui domine en littérature est Torquato Tasso (le Tasse, 1544-1595), poète dont l'oeuvre principale est *Jérusalem libérée*.



1932, n° 291

Torquato Tasso (le Tasse)

En peinture, il y eut Michelangelo Merisi, dit le Caravage (1571-1610), créateur d'une oeuvre puissante et novatrice, avec une technique du clair-obscur qui ne sera égalee que par Rembrandt.



1960, n° 824



Saint-Marin, 1960, n° 505

Le Caravage

Ce fut aussi la grande époque de l'école de Venise, avec un talentueux trio: Tiziano Vecellio (le Titien, vers 1488-1576), l'incomparable portraitiste dont les tableaux reflètent clairement le caractère des sujets, ensuite Tintoretto (le Tintoret, 1518-1594), le maître des mouvements, des couleurs et des ombres, dont une grande partie de son oeuvre se trouve à la Scuola Grande di San Rocco, à Venise, et finalement Paolo Veronese (1528-1588), coloriste génial.



*Saint-Marin, 1966, n° 672
Le Titien*



*1994, n° 2068
Le Tintoret*



*2000, n° 2417
Veronese*

En architecture, le grand nom de l'époque est Andrea Palladio (1508-1580). Il a été le maître incontesté de l'ordre, de l'équilibre, de la raison et de la mesure : tous les éléments du classicisme. Il a tellement influencé l'architecture que l'on parle de style palladien.



*Vatican, 2008, bloc33
Palladio et ses œuvres architecturales*



Vatican, 2008, n°s 1476/1477



1949, n° 546



1973, n° 1142



2008, n°s 3000/3001

Palladio et ses œuvres architecturales

VIII. Le XVII^e et le XVIII^e siècle

1. De 1600 à 1714

Ce siècle a été pour l'Italie une période de difficultés et de régression. Toute l'Europe avait souffert des innombrables guerres (guerre de Trente Ans de 1618 à 1648, guerre de succession d'Espagne de 1701 à 1714, etc.). Le déclin touchait surtout l'Espagne, mais comme celle-ci avait la plus grande partie de l'Italie sous sa dominance, la régression se répercuta dans la péninsule. Il y avait une forte baisse démographique, surtout due aux nombreuses épidémies de peste qui ont décimé la population au XVII^e siècle, une économie en perte de vitesse, une ruine financière car les rentrées d'or et d'argent en provenance de l'Amérique se faisaient de plus en plus difficilement, et finalement une administration et une autorité défailtantes.



*France, carte maximum de 1971 avec le timbre n° 1676
L'église Santa Maria della Salute, construite en 1631 pour célébrer la fin de l'épidémie de peste
qui avait décimé Venise en 1630*

Les successeurs de Philippe II sur le trône d'Espagne étaient des personnages de plus en plus effacés et incompetents (Philippe III, Philippe IV et Charles II), qui laissaient le pouvoir à leurs favoris, comme le duc de Lerma et le comte-duc d'Olivares, dont le principal objectif était de s'enrichir.



*Espagne, 1979, n°s 2200, 2201 & 2202
Les rois d'Espagne Philippe III (1598-1621), Philippe IV (1621-1665) et Charles II (1665-1700)*

En Italie du Sud et en Sicile, il y eut de nombreux soulèvements de la population soumise à une fiscalité écrasante. Le plus important se situa en 1647-1648, mais il fut facilement réprimé.

En Italie du Nord, c'est la Savoie qui prit de plus en plus d'importance. Elle était prise en étau entre le royaume de France et le Milanais espagnol, et elle parvint à préserver son indépendance en pratiquant un jeu de bascule. Du temps de Richelieu, la Savoie entra dans la mouvance française, mais vers la fin du XVII^e siècle, elle changea de camp et s'allia aux Habsbourg, ce qui lui permit de récupérer Nice.

La fin de la guerre de succession d'Espagne allait décider du sort de l'Italie : les traités d'Utrecht (1713) et de Rastadt (1714) mirent fin à la guerre en installant les Bourbons sur le trône d'Espagne, mais firent des Habsbourg d'Autriche les grands bénéficiaires en Italie. L'empereur Charles VI d'Autriche recevait en effet le Milanais, Mantoue, le royaume de Naples et la Sardaigne. Victor-Amédée II de Savoie, qui avait eu l'intelligence de choisir le bon côté dans la guerre, recevait la Sicile.



*Autriche, 1908, n° 101
Charles VI d'Autriche
(règne : 1711-1740)*



*Gibraltar, 2013, n°s 1547/1548
300^e anniversaire du traité d'Utrecht de 1713*

Pendant ce temps, l'ascension de la Savoie s'accompagnait du déclin de Venise et de la Toscane. Venise, parce que la ville devait se battre sur deux fronts : d'un côté contre les Habsbourg de Madrid et de Vienne, de l'autre côté contre les offensives ottomanes en Méditerranée orientale et dans les Balkans. La Toscane parce que les derniers Médicis étaient des souverains incapables et insouciants.

2. De 1714 à 1792

Les guerres dynastiques qui ont une fois de plus déchiré l'Europe pendant la première moitié du siècle (guerre de succession de Pologne de 1733 à 1738, guerre de succession d'Autriche de 1740 à 1748) ont tout à fait remodelé la carte de l'Italie.

Entre le traité de Rastadt de 1714, qui terminait la guerre de succession d'Espagne, et celui d'Aix-la-Chapelle de 1748, qui terminait la guerre de succession d'Autriche, un nombre incroyable de transferts de territoires italiens s'opéra, pour des raisons d'équilibre, de partage et de compensation.

- La Sicile, attribuée à la Savoie en 1714, fut échangée par le duc de Savoie en 1720 contre la Sardaigne. Mais elle retourna en 1735 aux Bourbons d'Espagne en 1735.
- Le royaume de Naples, qui avait été attribué en 1714 aux Habsbourg de Vienne, fut reconquis par les Espagnols. En 1735 eut lieu la réunion du royaume de Naples avec celui de Sicile, pour former définitivement le royaume des Deux-Siciles, avec un Bourbon espagnol (Charles, le fils de Philippe V, le premier roi d'Espagne de la famille Bourbon) sur le trône.
- Le Milanais était passé entre les mains des Habsbourg de Vienne.
- Mantoue avait cessé d'être indépendant et était englobé dans les territoires autrichiens.



*Espagne, 1978, n° 2139
Philippe V d'Espagne
(règne : 1700-1746)*



*Belgique, 1941, n° 573
Marie-Thérèse d'Autriche
(règne : 1740-1780)*

- Les duchés de Parme et de Plaisance, qui étaient gouvernés par la famille Farnèse, furent eux aussi donnés aux Bourbons d'Espagne (Philippe, deuxième fils du roi d'Espagne Philippe V). Mais ils passèrent en 1735 aux Habsbourg de Vienne.
- En Toscane, l'année 1737 vit l'extinction de la lignée des Médicis avec Jean Gaston de Médicis qui mourut sans descendance. La Toscane, devenue un grand-duché d'une importance négligeable, passa à la maison de Lorraine (François de Lorraine, le mari de la future impératrice Marie-Thérèse !)
- Le grand bénéficiaire était la Savoie, grâce au flair des ducs de Savoie, qui avaient toujours choisi le bon camp au bon moment. Elle échangea donc la Sicile contre la Sardaigne en 1720, et prit le nom de royaume de Piémont-Sardaigne. Le territoire savoyard englobait alors la Savoie française actuelle, le Piémont, la Ligurie et Nice.
- Les seuls états qui échappèrent à ces transferts et partages étaient la République de Gênes - qui devra en 1768 céder la Corse à la France -, Venise et les États pontificaux. Mais tous les trois se trouvaient dans un état déplorable. Gênes avait perdu toute son importance commerciale et financière, Venise vivait sur ses réserves et était plus ou moins consciente que la fin approchait, et les États pontificaux nageaient dans la décrépitude, avec une administration anachronique inadaptée à l'évolution européenne.

Pendant le XVII^e siècle, les papes, malgré les bonnes résolutions du concile de Trente, s'adonnaient encore sans scrupules à un népotisme très intense, comme Urbain VIII, un Barberini, pape de 1623 à 1644, Innocent X, un Pamphili, pape de 1644 à 1655, et Alexandre VII, un Chigi, pape de 1655 à 1667.



*Vatican, 1999, n° 1132
Le pape Urbain VIII*



*Vatican, 1999, n° 1133
Le pape Innocent X*

Pendant le XVIII^e siècle, l'on commença enfin à voir des papes plus dignes et moins cupides, d'une stature morale plus élevée et ayant mis fin au népotisme. Quelques "bons" exemples sont Benoît XIII, pape de 1724 à 1730, et Benoît XIV, pape de 1740 à 1758. Il y eut des exceptions malheureuses, comme Clément XIII, pape de 1758 à 1769, mais de toutes façons, le rôle du pape sur l'échiquier européen était devenu mineur.



*Vatican, 1999, n° 1136
Le pape Benoît XIII*



*Vatican, 2000, n° 1185
Le pape Benoît XIV*

3. Le triomphe du style baroque

Au XVII^e siècle, l'Italie était en pleine régression politique et économique, mais il y eut cependant une importante évolution dans l'art, surtout dans l'architecture : le style baroque. Le baroque s'est imposé en Italie à la suite du concile de Trente, où l'Église catholique s'était redressée et avait engagé une Contre-réforme énergique.

Cette Église, consciente de sa nouvelle puissance, voulait voir la culture et l'art participer à ce renouveau. Les jésuites furent les premiers à traduire ces consignes en instructions précises données aux architectes : l'église du Gesù à Rome (1584) est considérée comme la première construction en style véritablement baroque. Ce style se caractérise par les effets dramatiques, l'exubérance, la grandeur triomphaliste, le jeu chargé des volumes opposés au vide.

Aussi bien en architecture qu'en sculpture, deux noms vont dominer le XVII^e siècle: Gian Lorenzo Bernini (Le Bernin, 1598-1680) et Francesco Borromini (1599-1667).

Le Bernin est surtout célèbre pour son incomparable colonnade devant Saint-Pierre de Rome, mais il est également l'auteur de splendides sculptures du plus pur style baroque, comme *l'extase de sainte Thérèse d'Avila*.



*Vatican, 1991, n°s 911/913
La "colonnade de Bernini" au Vatican*



Monaco, 1998, n°2175



*1974, n° 1171
David*



*1980, n° 1469
Apollon et Daphné
Oeuvres du Bernin*



Espagne, 1962, n° 1094



*1998, n° 2345
Sainte Thérèse d'Avila*

Les oeuvres les plus célèbres de Borromini sont les églises romaines de saint Yves et celle de sainte Agnès, à la Piazza Navona.



1967, n° 982
Saint Yves, Rome



1985, n° 1650
Sainte Agnès, Piazza Navona, Rome
Oeuvres de Borromini

Même si le XVIII^e siècle présente moins de noms célèbres, la culture, l'art et la littérature continuaient à occuper une place non négligeable dans la péninsule italienne.

En littérature, deux noms dominent ce siècle: Carlo Goldoni (1707-1793) et Vittorio Alfieri (1749-1803).

Goldoni est le créateur de la comédie italienne moderne. Il pose un regard amusé et moqueur sur les classes sociales qui évoluaient dans une Venise qui brillait de ses derniers feux.

Alfieri est un auteur de tragédies, de poèmes et de satires, qui, par son amour de la liberté et par sa haine du despotisme, inspira dans les générations successives des sentiments qui préparèrent le *Risorgimento*.



Saint-Marin, 1993, n° 1344



1977, n° 1306



1993, n°s 1999/2000



Vatican, 2007, n°s 1433/1435
Carlo Goldoni





1932, n° 286



1949, n° 543
Vittorio Alfieri



2003, n° 2671

Dans l'architecture, la sculpture et la peinture, le baroque évolua vers le style rococo, caractérisé par une surcharge décorative. Ce style connut son apogée entre 1730 et 1760, pour céder ensuite lentement le pas au néoclassicisme.

En peinture, le plus grand nom du style rococo est Giambattista Tiepolo (1696-1770), qui peignit surtout à Venise des grands cycles de fresques. Ses compositions sont toujours pleines de vie et de lumière.

Ses deux fils Giandomenico (1727-1804) et Lorenzo (1736-1776) furent également d'excellents artistes.



Saint-Marin, 1970, n°s 766/768
Oeuvres de Giambattista Tiepolo



1975, n° 1223
Oeuvres de Giambattista Tiepolo



1996, n° 2154



Saint-Marin, 2008, n° 2128
Oeuvre de Giandomenico Tiepolo

IX. Le “Risorgimento” (1792-1849)

1. Napoléon Bonaparte (1796-1815)

La Révolution française, surtout après la mort du roi Louis XVI et les excès de la Terreur, sema l'inquiétude dans les classes dirigeantes italiennes. Lorsque la Convention, et après elle le Directoire, prirent la décision d'exporter les idées de la Révolution, c'est d'abord le royaume de Piémont-Sardaigne qui en fit les frais : en 1792, la Savoie et Nice furent occupées par les troupes françaises.

Les choses évoluèrent rapidement lorsque le général Bonaparte fut envoyé en Italie en 1796. Il écrasa d'abord l'armée piémontaise, et remporta ensuite plusieurs victoires contre les troupes autrichiennes (Lodi, Castiglione, Arcole, Rivoli). Il occupa la Lombardie, et se dirigea vers le sud, mettant toute l'Italie sous contrôle français. Venise capitula à son tour en 1797, après une indépendance de 1070 ans.



France, 1972, n° 1730

Napoléon à la bataille d'Arcole



Dahomey, 1969, P.A. n° 104



Gabon, P.A. n° 85

La bataille de Rivoli

Napoléon accepta que les anciens états, duchés et principautés se réunissent pour former des républiques, qui devaient évidemment rester dans la mouvance française. Il y eut ainsi, parmi d'autres de moindre importance, la République cisalpine dans le Nord (Milan, 1797), la République de Rome (1798), et la République parthénopéenne (Naples, 1799). C'est dans la République cisalpine que le drapeau tricolore italien fut hissé pour la toute première fois en 1797.



1997, n° 2211

Première apparition du drapeau tricolore italien



En-tête de la République cisalpine (coll. Francis Kinard)

En 1799, toute l'Italie était donc sous contrôle français, sauf la Sicile et la Sardaigne, qui étaient protégées par la flotte anglaise.

Cela n'allait pas durer longtemps : pendant l'été 1799, les troupes autrichiennes et russes parvinrent à reprendre toute l'Italie et à chasser les Français. Mais peu après, les choses avaient évolué en France : le 18 Brumaire (3 novembre) 1799, Napoléon avait pris le pouvoir à Paris par un coup d'État, et son premier souci était de récupérer l'Italie que la France venait de perdre.

Surtout grâce à Desaix, qui périt dans la bataille, il remporta le 14 juin 1800 la victoire de Marengo, qui lui ouvrit la voie de toute l'Italie. La République cisalpine fut restaurée et agrandie, avec... Bonaparte comme président.



*2000, n° 2451
La bataille de Marengo*



*France, 1968, n° 1551
Le général Desaix, le vainqueur de Marengo*

Après s'être proclamé empereur en 1804, Napoléon, devenu conscient d'être le maître de l'Europe, remania complètement la configuration territoriale de l'Italie.

- La Savoie, le Piémont, la Toscane, Gênes et Parme devinrent des départements français.
- La République cisalpine devint en 1805 le Royaume d'Italie, et la vice-royauté en fut donnée à Eugène de Beauharnais, le fils de Joséphine. Ce royaume s'agrandit encore avec la Vénétie (1806), Ancône et les Marches (1808) et le Trentin (1809).



Marque de passage du Royaume d'Italie (coll. Francis Kinard)

- En 1806, le royaume de Naples fut conquis et d'abord donné à Joseph Bonaparte, le frère de l'empereur. Celui-ci partit en 1808 pour occuper le trône d'Espagne, et alors le royaume de Naples fut donné à Joachim Murat, qui était devenu entretemps le beau-frère de Napoléon.
- En 1808, le pape Pie VII fut déporté, et les États pontificaux devinrent à leur tour des départements français.



*Vatican, 1958, n° 264
Le pape Pie VII*



*2014, n° 3447
Joachim Murat, roi de Naples*

En 1810, la carte politique de l'Italie était donc singulièrement simplifiée : il ne restait plus que trois entités :

- La France, avec de nombreux départements disséminés dans toute la péninsule.
- Le royaume d'Italie, gouverné par Eugène de Beauharnais en tant que vice-roi.
- Le royaume de Naples, gouverné par Joachim Murat.

La malheureuse campagne de Russie fut le début de la fin pour Napoléon, et donc pour la présence française en Italie.

Murat resta fidèle jusqu'à la défaite de Leipzig d'octobre 1813. Il essaya ensuite, après avoir pris Rome, Florence et Bologne, de devenir le roi de toute l'Italie, mais, désavoué par les coalisés qui combattaient Napoléon, il dut s'enfuir. Il essaya en 1815 de reconquérir son royaume de Naples, mais il fut arrêté et fusillé le 13 octobre 1815.

En 1814-1815, la situation antérieure était pratiquement rétablie :

- Le roi de Piémont-Sardaigne retrouvait son ancien royaume, avec la Savoie, le Piémont, la Ligurie, la Sardaigne, Nice, et en plus Gênes.
- Le pape Pie VII, enfin libéré, retrouvait ses États pontificaux.
- La famille d'Este rentrait à Modène.
- La famille de Lorraine rentrait en Toscane.
- L'ex-impératrice des Français Marie-Louise, qui était la fille de l'empereur d'Autriche François I^{er} et la deuxième épouse de Napoléon, recevait les duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalla.
- Le royaume des Deux-Siciles retournait aux Bourbons.
- La Lombardie et la Vénétie redevenaient autrichiennes, sous le nom de royaume lombard-vénitien, avec Milan comme capitale.

Mais le drapeau tricolore, hissé en 1797, ne fut plus jamais oublié. Des hommes comme l'écrivain et poète Ugo Foscolo (1778-1827), ardent patriote, étaient là pour attiser les aspirations vers l'unité italienne, entretenues par une langue et une culture communes.



1932, n° 287



1979, n° 1385

Ugo Foscolo

2. De 1815 à 1848

Le morcellement de l'Italie assurait à l'Autriche la prépondérance dans la péninsule. Sous l'influence de Metternich, qui dirigea la politique à Vienne de 1814 à 1848, les souverains italiens suivaient une ligne absolutiste et conservatrice, qui ne fit que rendre l'opposition libérale plus ardente. C'était l'époque romantique, où des bourgeois affirmaient leur résistance à l'occupant dans des sociétés secrètes, les "carbonari" (la charbonnerie). Un célèbre *carbonaro* était le poète Silvio Pellico, qui paya cette participation par dix ans de réclusion dans une terrible prison de Moravie.

Les premiers mouvements de résistance eurent lieu dans le royaume de Naples en 1820 et dans le Piémont en 1821, mais ces premières expériences révolutionnaires furent impitoyablement réprimées par les troupes autrichiennes.

Il fallut ensuite attendre 1831 pour voir une nouvelle insurrection, cette fois-ci à Modène, dirigée par Ciriaco De' Amici. Cette insurrection allait rapidement gagner tout le nord et le centre de l'Italie, mais une fois de plus, Metternich envoya ses troupes et la répression fut une nouvelle fois féroce. Ciriaco De' Amici fut pendu.



1955, n° 690
Silvio Pellico



1981, n° 1483
Ciriaco De' Amici

À partir de 1830, il y aura deux tendances dans l'opposition contre l'occupant autrichien et contre l'absolutisme, mais avec le même but final : la constitution d'une Italie unifiée.

La première tendance était révolutionnaire et agressive, avec Mazzini comme chef de file. La deuxième tendance était plus libérale et plus modérée.

Giuseppe Mazzini (1805-1872) voulait obtenir l'unification par des insurrections populaires. Dès 1831, il propagea ses idées révolutionnaires dans son périodique *Giovine Italia*. En 1833 et en 1834, il fit deux tentatives de putsch, qui furent rapidement réprimées, et Mazzini allait passer le reste de sa vie, sauf une très courte période en 1848, dans différents lieux d'exil, d'où il continuera à stimuler la résistance par d'incessants écrits enflammés.



1921, n° 122



1949, n° 542



1971, n° 1075



1972, n° 1095



1955, P.A. n° 135



2022, n° 4163
Giuseppe Mazzini

C'est ainsi qu'il poussa en 1844 les frères Attilio et Emilio Bandiera à une folle équipée en Calabre en 1844. Héroïque mais insensée, cette équipée était condamnée à l'échec, et les deux frères furent fusillés le 25 juillet 1844.



République sociale italienne, 1944, n°s 41/43
Les frères Attilio et Emilio Bandiera

Après ces échecs de Mazzini, la tendance libérale et modérée prit le dessus jusqu'en 1844. Les leaders en étaient Vincenzo Gioberti (1801-1852), Cesare Balbo (1789-1853) et Massimo d'Azeglio (1798-1866).



2011, n° 3211
Vincenzo Gioberti



2010, n° 3127
Massimo d'Azeglio

Le feu couvait depuis un demi-siècle, mais l'incendie se déclara, comme partout en Europe, en 1848. Dès 1846, le roi Charles-Albert de Piémont-Sardaigne et le nouveau pape Pie IX avaient libéralisé leur régime, mais cela s'avéra insuffisant. La révolte contre l'absolutisme et contre la domination autrichienne commença en 1847 dans le royaume des Deux-Siciles, et en 1848, toute l'Italie était en ébullition. À Milan, les Autrichiens furent chassés après cinq jours de combat (les *cinque giornate* de Milan, du 18 au 22 mars). Un des leaders à Milan était Carlo Cattaneo (1801-1869), qui s'opposera plus tard jusqu'à sa mort à la maison de Savoie.



1995, n° 2019
Les cinq jours de Milan



2011, n° 3209
Carlo Cattaneo

Charles-Albert, roi de Piémont-Sardaigne, prit le drapeau tricolore comme emblème et déclara la guerre à l'Autriche, sous le slogan, vu l'absence d'aide extérieure : "L'Italia farà da sé !" Il remporta rapidement quelques succès initiaux, comme les victoires de Goito le 8 avril 1848 et celle de Pastrengo le 30 avril 1848.



1998, n° 2298
La victoire de Pastrengo du 30 avril 1848



2011, n° 3249

Cependant, Rome, la Toscane et les Deux-Siciles se désolidarisèrent rapidement du Piémont, tandis que Ferdinand II de Naples fit bombarder les insurgés à Messine, ce qui lui valut le surnom de *Re bomba*. La défaite militaire était inéluctable face à la puissante armée autrichienne.

Charles-Albert de Piémont dut signer l'armistice le 9 août, mais à Venise, Daniele Manin, aidé de Niccolò Tommaseo, proclama la République de Venise, et début 1849, c'est à Rome que la République fut proclamée et le pape Pie IX chassé.



*Saint-Marin, 1974, n° 884
Niccolò Tommaseo*



1974, n° 1190



*1949, n° 537
100^e anniversaire de la
République romaine de 1848*



1978, n° 1348



*Vatican, 2000, n° 1188
Le pape Pie IX*

En mars 1849, le Piémont reprit les hostilités, mais il fut rapidement battu, et Charles-Albert dut abdiquer en faveur de son fils, Victor-Emmanuel II.

L'Autriche sortait ainsi vainqueur de cette longue guerre, mais il restait encore Venise et Rome. Venise ne capitula que le 23 août 1849, tandis que le pape Pie IX rentrait victorieusement à Rome grâce à l'aide d'un corps expéditionnaire français, envoyé par Louis-Napoléon, qui deviendra plus tard l'empereur Napoléon III. Les insurgés romains capitulèrent le 30 juin 1849, malgré une résistance héroïque de Garibaldi sur le Janicule.

L'Italie a émis en 1948 une série de 13 timbres, consacrée aux événements qui ont marqué l'épopée révolutionnaire de 1848-1849.



Insurrection à Palerme



Insurrection à Padoue



Proclamation de la Constitution



Les cinq journées de Milan



Proclamation de la République à Venise



Défense de Vicence



Bataille de Curtatone



Bataille de Goito



Insurrection à Bologne



Bataille de Brescia



Garibaldi à la bataille de Rome



Mort de Goffredo Mameli



*L'insurrection à Naples
1948, n°s 518/529 & Exp. 35
Les événements majeurs de la révolution de 1848-1849*

C'est en 1849 que Giuseppe Garibaldi (1807-1882) joua son premier grand rôle, dans la défense de Rome. Suite à sa participation dans l'insurrection manquée de 1834, il fut condamné à mort, et il se réfugia en Amérique du Sud. Il rentra en Italie en 1848, et il se battit héroïquement dans la défense de Rome contre les troupes françaises.

Refusant de se soumettre, il fut obligé de mener une vie de fugitif errant en Italie. Pendant cette période de fuite, son épouse Anita trouva la mort. Il parvint à échapper après avoir trouvé un refuge à Saint-Marin, et il reprit le chemin de l'exil. Il ne revint en Italie qu'en 1854, pour continuer à se battre en faveur de l'unité italienne.



1910, n°s 85 & 86



Saint-Marin, 1927, n° 99



1957, n°s 749/750



Saint-Marin, 1949, n° 341



*1932, n°s 304 & P.A. n° 36
Giuseppe Garibaldi*



1982, n° 1534



Saint-Marin, 1932, n° 169



*Saint-Marin, 1999, n° 1629
Giuseppe Garibaldi*



2007, n° 2948



*1932, n° 303
Statue de Garibaldi à Rome, sur le Janicule*



*1932, P.A. n° 35
Anita Garibaldi*



Saint-Marin, 1949, n° 338



*1932, n° 300
Mort d'Anita Garibaldi*

X. L'unification (1849-1870)

Après l'échec de la révolution de 1848-1849, une répression rigoureuse s'était abattue sur toute l'Italie, sauf au Piémont, où une vive agitation, entretenue par des patriotes extrémistes, couvait toujours.

Un exemple de cette répression eut lieu à Belfiore, près de Mantoue, où fin 1852 et début 1853, de nombreux patriotes furent pendus après avoir été soumis à la torture et reçu un procès inique.



1952, n° 643

Les "Martyrs de Belfiore" en 1852

Victor-Emmanuel II, roi de Piémont-Sardaigne, eut l'intelligence de choisir la voie moyenne entre la réaction absolutiste et l'extrémisme révolutionnaire. Et pour suivre cette voie moyenne, il fit appel dès 1850 à l'homme qui allait devenir le véritable père de l'unification italienne : Camillo Benso di Cavour (1810-1861).



1962, n° 881



2010, n° 3147

Camillo Benso di Cavour



2011, n° 3208

Cavour resta à la tête du gouvernement piémontais presque sans interruption jusqu'à sa mort en 1861. Il s'était donné pour but de faire du Piémont le noyau de l'émancipation et de l'unification de l'Italie. Sa réussite dépendait de trois éléments :

- Éviter l'extrémisme révolutionnaire et atteindre son but en suivant un chemin constitutionnel et parlementaire.
- Rallier le peuple italien à l'idée de l'unité sous la couronne du roi de Piémont-Sardaigne.
- S'assurer le soutien diplomatique et militaire de la France, seul moyen de venir à bout des Habsbourg.

Le premier point - éviter l'extrémisme - était le plus difficile : surtout l'incorrigible Mazzini, révolutionnaire et républicain, continuait à fomenter des insurrections, comme en 1857, quand il envoya son lieutenant Carlo Pisacane en Campanie. Ce fut de nouveau un échec, où Pisacane trouva la mort.



2011, n° 3213
Giuseppe Mazzini



2011, n° 3214
Carlo Pisacane

Pour le troisième point, obtenir l'appui de la France, Cavour fit preuve d'une géniale habileté. Il commença par faire participer le royaume de Piémont-Sardaigne aux côtés de la France, de la Grande-Bretagne et de la Turquie contre la Russie, dans la guerre de Crimée de 1854-1855, pour "se faire bien voir". Ensuite, il mena des missions diplomatiques incessantes auprès de Napoléon III, qui finirent par avoir du succès : Napoléon promit son aide militaire, en échange de Nice et de la Savoie.

Cavour fit tout pour inciter l'Autriche à déclencher les hostilités, et effectivement, le 27 avril 1859, l'armée autrichienne entra en Italie. Napoléon III tint ses promesses, et envoya son armée en renfort des Italiens. Garibaldi, de son côté, accourut aussi. Il remporta la bataille de San Fermo, tandis que l'armée franco-sarde remporta successivement les batailles de Montebello, Palestro et surtout Magenta, le 4 juin 1859. Après cette dernière victoire, Napoléon III et Victor-Emmanuel II firent une entrée triomphale à Milan.



Bataille de San Fermo



1959, n° 795/797
Bataille de Magenta



Bataille de Palestro

La dernière bataille se déroula le 24 juin 1859, à Solferino. Ce fut encore une victoire franco-sarde, mais cette bataille fut un véritable carnage, avec environ 50 000 morts. C'est pendant cette bataille qu'Henri Dunant, qui était là par hasard, se rendit compte de la nécessité de la création d'une aide internationale pour secourir les victimes en cas de conflits sanglants : ce fut le début de la Croix-Rouge.



2011, n° 3250
Bataille de Solferino



1959, n° 794



Belgique, 1959, n° 1101
Création de la Croix-Rouge par Henri Dunant
après la sanglante bataille de Solferino

En même temps, le reste de l'Italie se soulevait également : les souverains de Toscane, Parme et Modène furent chassés, et des gouvernements provisoires, favorables à Victor-Emmanuel II, furent installés. Le grand artisan de ces soulèvements était Luigi Carlo Farini (1812-1866), qui deviendra en 1862 premier ministre d'Italie, mais qui sombrera dans la folie.



*2012, n° 3338
Luigi Carlo Farini*

La Romagne, qui faisait partie des États pontificaux, s'était aussi soulevée, et ce fut une des raisons qui incitèrent Napoléon III à retirer son armée et à signer la paix avec Vienne, pour ne pas désobliger le pape. Ce retrait des troupes françaises désappointa vivement les Italiens, en premier lieu Cavour, qui durent ainsi abandonner l'idée de reprendre la Vénétie.

Mais dès le printemps 1860, le grand-duché de Toscane, les duchés de Parme et de Modène, et la Romagne proclamèrent leur rattachement au royaume de Piémont-Sardaigne, qui avait déjà repris aux Autrichiens la Lombardie, mais qui, pour satisfaire au traité signé avec Napoléon III, dut abandonner la Savoie et Nice à la France.

Il ne restait donc plus que trois souverains à chasser : le roi des Deux-Siciles, le pape (qui avait déjà perdu une partie de son territoire, la Romagne) et l'empereur d'Autriche, qui gardait encore toujours la Vénétie.



*France, 2010, n° 4441
150^e anniversaire du rattachement de la Savoie à la France en 1860*

En ce qui concerne le royaume des Deux-Siciles, c'est Garibaldi qui allait s'en charger tout seul. Avec ses volontaires en chemise rouge (les "Mille"), il débarqua le 11 mai 1860 en Sicile, s'empara de toute l'île, remonta vers le nord, et fit le 7 septembre une entrée triomphale à Naples, d'où le roi François II avait pris la fuite.



2010, bloc 52



1932, n° 297



1960, n° 811



2011, n° 3251

L'expédition des "Mille" de Garibaldi en 1860

Il ne restait donc plus que les États pontificaux et la Vénétie à conquérir. La conquête de ce qui restait des États pontificaux fut une fois de plus réalisée grâce à l'habileté de Cavour. Garibaldi ayant exprimé le souhait de marcher sur Rome, Cavour parvint à convaincre Napoléon III que mieux valait une entrée des troupes "disciplinées" du Piémont plutôt que celles des "forcenés" de Garibaldi. Cela fut effectué sans problèmes : les zouaves pontificaux, des volontaires que Pie IX avait recrutés à la hâte, ne faisaient pas le poids devant l'armée piémontaise.

Une rencontre hautement symbolique eut lieu le 26 octobre 1860 entre Garibaldi et Victor-Emmanuel II à Teano, près de Naples.



1932, n° 296



1938, n° 424



1960, n° 810

Rencontre de Victor-Emmanuel II et de Garibaldi à Teano, le 26 octobre 1860

Les premières élections “italiennes” eurent lieu en janvier 1861, et le 23 mars, Victor-Emmanuel II fut officiellement proclamé roi d’Italie.



1929, n° 223



1978, n° 1347

Victor-Emmanuel II, roi d'Italie



2011, n° 3215

Le 6 juin 1861, Cavour, épuisé, mourut à peine âgé de 51 ans. Ces dernières paroles furent : “L’Italia è fatta” (l’Italie est faite).



1959, n° 793

*Les quatre grands artisans de l'unification italienne :
Victor-Emmanuel II, Garibaldi, Cavour et Mazzini*



2011, bloc 57

150° anniversaire du royaume d'Italie et de l'unification du pays



2011, bloc 67

La royauté ne fut cependant pas accueillie partout avec le même enthousiasme : dans l’Italie méridionale à prédominance agricole, surtout en Sicile, l’on attendait rien du nouveau régime “nordique”, et l’on y avait de plus en plus recours au brigandage. Ce brigandage était une réponse au retard politique, économique et social du “Mezzogiorno”, et fut la base de la *mafia* sicilienne et de la *camorra* napolitaine. Il y eut même de véritables émeutes à Palerme en 1866, suivies d’une dure répression.



*2015, bloc F3564
Florence, capitale de l'Italie de 1865 à 1871*

Pour montrer qu'il était bien le roi de tous les Italiens, Victor-Emmanuel transféra en 1865 sa capitale de Turin à Florence, en attendant que ce soit Rome. Garibaldi lui aussi s'impatientait, et l'armée italienne dut même mettre fin à sa nouvelle tentative en 1862 de marcher sur Rome, en lui barrant la route en 1862 à Aspromonte.

L'Italie récupéra la Vénétie en 1866 : l'Autriche était très affaiblie après sa défaite en 1866 à Sadowa face à la Prusse, et les Italiens en profitèrent pour lancer l'attaque : ce fut une fois de plus Garibaldi qui fonça et qui remporta le 21 juillet la victoire de Bezzecca. L'Autriche abandonna la Vénétie à Napoléon III, qui s'empessa de la rétrocéder à l'Italie, espérant ainsi retrouver la sympathie italienne qu'il avait perdue après son abandon en 1859. Il ne restait plus que Rome...



1986, n° 1078



1966, n° 953

La bataille de Bezzecca de 1866



2011, n° 3252



1966, n° 944

100^e anniversaire du rattachement à l'Italie de la Vénétie et de Mantoue

Pour Rome, ce fut comme toujours Garibaldi qui mit le feu aux poudres. En 1867, il se mit en route pour envahir ce qui restait des États pontificaux. Napoléon III, qui ne voulait pas lâcher le pape Pie IX afin de ne pas perdre le soutien des catholiques français, envoya un corps expéditionnaire au secours du pape. Ce corps expéditionnaire battit les troupes de Garibaldi en 1867 à Mentana.



1987, n° 1760

La bataille de Mentana de 1867

Mais en 1870, la guerre entre la Prusse et la France provoqua la chute de Napoléon III, ce qui entraîna le retrait de l'armée française de Rome. L'armée italienne eut alors peu de peine à occuper Rome, qui était pratiquement sans défense.



2011, n° 3253

Entrée de l'armée italienne dans Rome en 1870

En 1871, Rome fut déclarée capitale de l'Italie, et Victor-Emmanuel II s'installa au palais du Quirinal à Rome. Pie IX et ses successeurs, retranchés au Vatican, allaient se considérer comme des prisonniers (la "question romaine") jusqu'aux accords du Latran, conclus en 1929 entre le pape et Mussolini.



1970, n° 1053
100^e anniversaire du rattachement de Rome à l'Italie



2007, n° 2932



2008, n° 2993



2009, n° 3049



2010, n° 3163



2011, n° 3201

Rome, nouvelle capitale de l'Italie en 1871



Vatican, 1978, n°s 653/655
100^e anniversaire de la mort du pape Pie IX

Les ultimes paroles de Cavour étaient maintenant une réalité : “L’Italia è fatta”.



*Carte maximum de 1970 avec le timbre n° 1053
100^e anniversaire du rattachement de Rome à l'Italie*



*2021, n° 4040
150^e anniversaire de Rome, capitale de l'Italie*

La littérature et la musique au XIX^e siècle

Dans la littérature italienne, le romantisme a dominé la première moitié du siècle. La plupart des auteurs romantiques militaient dans les rangs de l'opposition : ils étaient libéraux et patriotes.

Il faut mentionner Giacomo Leopardi (1798-1837), considéré comme le poète romantique par excellence, mais qui fut également philosophe et philologue.



1932, n° 288



*1937, n°s 408 & 410
Giacomo Leopardi*



1998, n° 2311

Ensuite, il y eut Alessandro Manzoni (1785-1873). Son principal roman *I promessi sposi* (Les Fiancés) est considéré comme l'œuvre la plus représentative du Risorgimento et du romantisme italien. Cette œuvre eut aussi une grande influence sur la définition d'une langue nationale italienne.



1923, n° 1511

Alessandro Manzoni



1973, n° 1173

Il faut également citer Giosuè Carducci (1835-1907), poète dont les œuvres ont influencé profondément la vie intellectuelle de l'Italie du XIX^e siècle. Il reçut le prix Nobel de littérature en 1906.



1932, n° 289



1957, n° 746

Giosuè Carducci



2007, n° 2914

En musique, le XIX^e siècle est avant tout celui de l'opéra, où la virtuosité vocale est mise au service d'une histoire (le "libretto") avec une grande puissance dramatique, plus rarement une verve comique.

Les grands noms de l'art lyrique italien de la première moitié du XIX^e siècle - époque romantique par excellence - sont Vincenzo Bellini (1801-1835), Gaetano Donizetti (1797-1848) et Gioacchino Rossini (1792-1868).



1935, n° 369



1952, n° 620

Vincenzo Bellini



2001, n° 2473



1948, n° 531



1998, n° 2289

Gaetano Donizetti



1942, n°s 448 & 449



Gioacchino Rossini



1968, n° 1021

Dans la deuxième moitié du siècle, le compositeur qui a le mieux su traduire dans un langage musical et scénique l'aspiration de tout un peuple à la liberté et à l'unité est sans conteste Giuseppe Verdi (1813-1901). Il a donné un rayonnement inégalé à l'opéra italien dans des oeuvres d'une grande intensité dramatique, parvenant à faire chanter par tout un peuple ses arias les plus célèbres. Il réussit à faire vibrer la corde patriotique des spectateurs, comme dans le fameux aria "va pensiero", de *Nabucco*, chanté par le chœur des esclaves. Applaudir frénétiquement cet aria n'était pas un délit punissable...

Mais l'on applaudissait pas seulement son immense talent musical et scénique : du temps de l'occupation autrichienne, il était d'usage de crier "Viva Verdi". Tous les Italiens savaient que le nom de Verdi était formé des initiales de "Vittorio Emanuele Re d'Italia"...



1951, n°s 615/617
Giuseppe Verdi





Saint-Marin, 2001, bloc 30
Giuseppe Verdi

La philatélie de 1850 à 1862

Les divers royaumes, duchés et principautés ont émis, avant d'être rattachés à l'Italie, leurs propres timbres, à partir de 1850

Les timbres des états souverains avant l'unification sont des facsimilés



Timbres de Lombardo-Vénétie, à partir de 1850



Timbres de Modène, à partir de 1852

Timbres de Naples, à partir de 1858



Timbres de Parme, à partir de 1852

Timbres de Romagne, à partir de 1859



Timbres des Etats pontificaux, à partir de 1852



Timbres de Piémont-Sardaigne, à partir de 1851

Timbres de Toscane, à partir de 1851

La Sicile mérite une mention spéciale : les timbres représentent le roi Ferdinand II, surnommé le "Re bomba", après son bombardement de Messine en 1848. Mais il refusait de tolérer que son effigie sur les timbres soit maculée par une oblitération. Les cachets d'oblitération furent spécialement conçus en forme de cadre pour entourer l'effigie royale...



Timbres de Sicile, à partir de 1859

Oblitération entourant l'effigie royale

C'est à partir de 1861 que furent émis des timbres pour toute l'Italie, représentant l'effigie du roi Victor-Emmanuel II.



Timbres pour toute l'Italie, à l'effigie de Victor-Emmanuel II

Les deux premiers timbres, non dentelés, furent préparés à Naples en 1861, mais ne furent pas émis, car leur valeur était indiquée en centesimi et lire. Or la lire n'avait pas encore cours dans l'Italie méridionale : ce n'est qu'en 1862 que la lire fut introduite comme monnaie unique pour toute l'Italie



2012, n°s 3265/3267

150^e anniversaire de l'introduction de la lire comme monnaie unique pour toute l'Italie

XI. De 1870 à 1918

Le royaume d'Italie étant constitué, l'on ne peut pas encore parler de véritable démocratie : avec le vote censitaire, moins de 2% des Italiens pouvaient voter. En plus, le pape Pie IX avait interdit toute participation des catholiques à la vie politique, ce qui réduisit le nombre d'électeurs à environ 150 000 !

La droite conservatrice et catholique était donc muselée par la volonté du pape, et l'extrême-gauche socialiste et marxiste n'en était qu'à ses débuts.

Il ne restait donc qu'une droite libérale, recrutée surtout dans la riche bourgeoisie du Nord, et une gauche modérée, qui recrutait dans la petite et moyenne bourgeoisie.

Pendant ce temps, Victor-Emmanuel II était mort en 1878, et son fils Humbert I^{er} (Umberto I) lui succéda. Il allait régner jusqu'en 1900.



1879, n° 37



1889, n° 45



1891, n° 63



1896, n° 59

Le roi Humbert I^{er}

Grosso modo, entre 1870 et 1896, l'on peut distinguer trois périodes :

- 1870-1876 : la droite au pouvoir. Les problèmes étaient surtout financiers, avec une fiscalité accrue qui touchait surtout les plus déshérités.
- 1876-1887 : la gauche au pouvoir, avec surtout Agostino Depretis. Essayant d'écarter aussi bien l'extrême-droite conservatrice que l'extrême-gauche montante, il opta pour un rapprochement entre la gauche modérée et la droite modérée.
- 1887-1896 : l'ère de Crispi. Francesco Crispi, véritable homme d'État, mais mégalomane et autoritaire, eut à faire face à des problèmes économiques, financiers et sociaux. Il essaya de détourner l'attention des électeurs vers les problèmes extérieurs. Car il y avait en effet deux points délicats qui restaient à régler.

Il y avait le problème des "terres irrédentes". De nombreux Italiens estimaient que l'Italie n'était pas encore complète, car il manquait encore Le Trentin et la région de Trieste. Mais ce problème fut provisoirement mis au placard, car le pays avait signé en 1882 avec l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie la Triple Alliance, qui était avant tout dirigée contre la France républicaine.

L'autre problème était d'ordre colonial. De nombreux Italiens s'étaient installés en Afrique du Nord, surtout en Tunisie et en Érythrée, mais l'Italie avait été devancée en 1881 par la France, qui avait mis la main sur la Tunisie.

C'est pour compenser le fait d'avoir "raté" la Tunisie que l'Italie mit alors la main sur l'Érythrée, avec Assab et Massawa. En essayant de descendre vers le Sud pour accaparer une partie de l'Éthiopie, l'armée italienne fut battue une première fois en 1887 à Dogali et une deuxième fois en 1895 à Amba-Alagi.

L'Italie organisa alors, pour venger son honneur, une expédition en Éthiopie, mais ce corps expéditionnaire fut écrasé par l'armée du négus d'Éthiopie à Adua, le 1^{er} mars 1896. Ce désastre obligea Crispi à démissionner et signifiait provisoirement la fin du rêve colonial italien.



*Éthiopie, 1971, n°s 600/603
75^e anniversaire de la bataille d'Adwa*



*Éthiopie, 1996, n°s 1414/1419 (bloc 2)
100^e anniversaire de la bataille d'Adwa*

Après la chute de Crispi, il y eut des gouvernements bizarres, avec des coalitions entre la droite conservatrice et la gauche progressiste. Ils n'avaient qu'un point en commun : la volonté de rompre avec une politique coloniale coûteuse. La droite le voulait pour consacrer toutes les énergies et toutes les finances au développement économique, la gauche pour trouver une solution aux problèmes sociaux.

La fin du XIX^e siècle fut une période de crise, avec plus de quatre ans de graves difficultés sociales. En 1901 commença l'ère Giolitti, après l'assassinat du roi Humbert I^{er}. Celui-ci avait été tué par l'anarchiste Gaetano Bresci, le 29 juillet 1900, à Monza. Son fils Victor-Emmanuel III lui succéda. Il allait régner jusqu'en 1946.

Giovanni Giolitti allait dominer la vie politique jusqu'en 1914. Pragmatique et réaliste, il se souciait peu des étiquettes de parti et chercha surtout à s'assurer une majorité parlementaire par une politique de clientèle qui consistait à avoir des obligés dans toutes les formations politiques. Cela explique son rapprochement avec les catholiques de don Luigi Sturzo, le véritable fondateur de la démocratie-chrétienne, et avec les socialistes, regroupés dans le PSI (Partito Socialista Italiano), où un certain Benito Mussolini se montrait un militant actif...



*2003, n° 2666
Giovanni Giolitti*



*2009, n° 3092
Don Luigi Sturzo*

À partir de 1907, Giolitti dut progressivement abandonner sa politique extérieure prudente, face à une opinion publique qui se montrait de plus en plus impérialiste. Après l'Érythrée, italienne depuis 1882, et la Somalie, où l'Italie s'était progressivement implantée à partir de 1889, c'était la Libye qu'elle convoitait.

Finalement, en septembre 1911, Giolitti déclara la guerre au sultan, exigeant pour l'Italie le droit d'occuper la Libye. Après une conquête qui fut loin d'être facile, le traité de Lausanne, signé le 18 octobre 1912, donna à l'Italie la Cyrénaïque, la Tripolitaine et les îles du Dodécanèse.

En mars 1914, Giolitti dut quitter le pouvoir, et il fut remplacé par le conservateur Salandra. Alors que Giolitti avait toujours pris position pour une politique de neutralité dans le conflit européen qui se dessinait, Salandra était beaucoup plus "interventionniste".

Lorsque la guerre éclata début septembre 1914, Salandra garda encore la neutralité jusqu'en 1915, mais alors, il dénonça la Triple Alliance qui avait pourtant fonctionné depuis 1882, et il signa le 26 avril 1915 le traité de Londres. Ce traité promettait à l'Italie, en échange de sa participation à la guerre aux côtés de la Triple Entente (France, Grande-Bretagne et Russie), le Trentin, Trieste, l'Istrie, une partie de la Dalmatie et des possessions outre-mer.

Mais cette décision de lancer le pays dans la guerre était l'œuvre de trois hommes : le roi, le premier ministre Salandra et le ministre des Affaires étrangères Sonnino. Le pays lui-même n'y était pas préparé.



*2015, n° 3613
100^e anniversaire de l'entrée de l'Italie dans la première guerre mondiale en 1915*

Le général Cadorna, piètre stratège et peu ménager du sang de ses soldats, mena de 1915 à 1917 sans grand succès d'incessantes offensives dans le Nord, sur le front de l'Isonzo. En octobre 1917, l'Autriche remporta une éclatante victoire à Caporetto et menaça Venise.



1999, n° 2390
Les "appelés de la classe 1899"



2011, n° 3254
Les combats de 1916-1917



1967, n° 988

Salandra fut renversé et Cadorna remplacé par le général Diaz. Le nouveau premier ministre Orlando parvint à mobiliser les énergies en multipliant les promesses aux combattants, et en juin 1918, Diaz remporta la grande victoire de Vittorio Veneto. C'était le début de la fin pour les forces autrichiennes.



1921, n°s 113/116
3^e anniversaire de la victoire de Vittorio Veneto

L'Italie était fin 1918 dans le rang des vainqueurs, mais le bilan en pertes humaines était terrible : plus de 650 000 soldats morts au combat et près de 600 000 civils tués. En plus, une grave crise économique, financière et sociale.



1968, n°s 1022/1027
50^e anniversaire de la victoire de 1918



1958, n°s 770/772
40^e anniversaire de la victoire de 1918



Saint-Marin, 1918, n°s 62/67
Victoire de l'Italie dans la première guerre mondiale

Mais après la guerre, les promesses des Alliés, contenues dans le traité de Londres de 1915, ne seront pas tenues, ni d'ailleurs les promesses du nouveau gouvernement Orlando envers les combattants. Le fascisme saura tirer parti de cette double frustration.

La philatélie des débuts coloniaux de l'Italie

- Il y eut d'abord, à partir de 1874, les timbres italiens surchargés "ESTERO". Ils étaient employés dans les offices postaux italiens de Tunis, La Goulette, Suse, Tripoli et Alexandrie (tous en Afrique du Nord), Assab et Massawa (Érythrée), et finalement Buenos Ayres et Montevideo (Amérique du Sud). Ces timbres furent employés jusque fin 1889.



1874, n° 2



1874, n° 11



1879, n° 5



1883, n° 13



1881, n° 17



Fragment avec deux fois le n° 5, oblitéré "235" (= Tunis)

- Des timbres furent surchargés pour le bureau postal italien de la Canée, en Crète, de 1900 à 1914.



1900, n° 1



1901, n° 2



1907, n° 15



1902, n° 16



1909, n° 17

- Des timbres furent surchargés pour les offices postaux italiens en Albanie, à partir de 1908.



1902, n° 18



1902, n° 19



1902, n° 20



1907, n° 43A



1907, n° 44



1907, n° 45

- À partir de 1908-1909, des surcharges spécifiques furent apposées sur les timbres italiens, pour plusieurs offices postaux italiens dans les territoires sous contrôle ottoman : Constantinople, Durrës (Durazzo), Shkodër (Scutari), Vlorë (Valona) Jérusalem, Janina (Giannina) Salonique (Salonicco) et Smyrne.



1909, n° 56



1909, n° 64



1909, n° 96



1909, n° 112



1909, n° 72



1909, n° 80



1909, n° 88



1909, n° 104

- En Afrique du Nord, des surcharges spéciales pour Bengasi (1901 et 1911) et pour Tripoli (1909) furent employées.



1901, n° 1



1911, n° 2



1909, n° 3



1909, n° 8

- Des timbres à surcharge pour la Libye furent employés à partir de 1912.



1915, n° 6



1912, n° 8



1915, n° 11



1918, n° 20

- Il y eut à partir de 1917 deux bureaux postaux italiens en Chine, l'un à Pékin, l'autre à Tsientsin.



1917, n°s 16 & 19



1917, n°s 26 & 29



- Pour les îles du Dodécanèse, il y eut en 1912 une surcharge pour toutes les îles, ensuite chaque île reçut sa propre surcharge.



1912, n°s 1 & 2



Calimno



Caso



Coo



Karki



Leros



Lipso



Nisiros



Patmos



Piscopi



Rodi



Scarpanto



Simi



Stampalia

1917, n° 9 (pour Rhodes, n° 10)

- L'Erythrée reçut ses propres timbres à partir de 1893, d'abord des surcharges sur timbres italiens, ensuite, à partir de 1910, des timbres spécifiques.



1893, n° 2



1893, n° 5



1903, n° 23



1909, n° 32



1916, n° 34

- La Somalie eut ses propres timbres à partir de 1903.



1903, n°s 2, 3, 4 & 7

Pour plus de détails, je réfère à mes livres sur l'Albanie, sur la Grèce (Crète et Dodécannèse) et sur la Somalie.

- La Convention de 1923 avait créé une zone internationale à Tanger. Les administrations postales française, britannique et espagnole en avaient profité pour ouvrir un bureau de poste dans cette zone. En 1926 en Italie, en attendant un accord probable entre le ministère des Affaires étrangères et celui des PTT, la poste italienne prépara une épreuve, en surchargeant un timbre italien à l'effigie du roi Victor-Emmanuel III avec le mot "TANGERI". Ce timbre serait alors employé dans le bureau postal italien de Tanger qui devait encore y être établi

Mais cet accord ne vint jamais, et l'épreuve fut délaissée. L'on ne connaît qu'une seule feuille de 400 timbres (4 x 100) de cette épreuve, dont actuellement environ 200 exemplaires existent encore.



1926, épreuve pour Tanger

XII. L'ère fasciste (1919-1945)

1. L'échec italien à la conférence de la paix

L'on considère souvent Benito Mussolini comme le chef de l'État italien pendant la période fasciste : ceci n'est pas exact, car l'Italie était un royaume jusqu'en 1946, avec sur le trône le roi Victor-Emmanuel III. Mussolini n'était officiellement que le chef du gouvernement, et jusqu'à sa chute en 1943, il fit toujours preuve d'une remarquable fidélité et d'une parfaite courtoisie envers le roi.



1901, n° 73



1906, n° 77



1906, n° 78



1908, n° 80



1925, n° 175



1927, n° 203



1929, n° 205



1929, n° 232

Le roi Victor-Emmanuel III

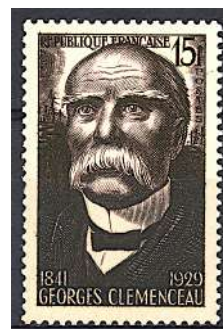
Victor-Emmanuel III régnait sur un pays en profonde crise après la première guerre mondiale : crise financière, économique et sociale. Mais le pays espérait beaucoup de la conférence de la paix de Paris, qui commença en janvier 1919. Le premier ministre Vittorio Orlando y siégeait aux côtés du président américain Wilson, du premier ministre français Clémenceau et du premier ministre anglais Lloyd George.



*Grande-Bretagne, 2013, n° 3841
David Lloyd George*



*2002, n° 2620
Vittorio Orlando
Les ténors de la conférence de la paix de Paris 1919*



*France, 1951, n° 918
Georges Clémenceau*



*États-Unis, 1998, n° 2705
Woodrow Wilson*

L'Italie était dans le camp des vainqueurs, et Orlando commença les négociations avec beaucoup de confiance et d'ambition, se basant sur le traité secret de Londres d'avril 1915, où les alliés avaient promis une grande extension du territoire italien vers le nord et sur la côte dalmate, en échange de l'entrée en guerre du pays contre les Allemands et les Autrichiens.

Se basant là-dessus, les Italiens demandèrent, avec raison :

- La Vénétie julienne et le Trentin - Haut Adige dans le nord.
- La région côtière de la Dalmatie, avec e.a. Fiume.

Pendant l'occupation militaire provisoire de ces territoires par les troupes italiennes, des timbres spécifiques pour chaque région furent émis.



Timbres pour la Vénétie julienne (fin 1918 - 20 avril 1919)



Timbres pour le Trentin (fin 1918 - 20 avril 1919)



Timbres pour l'ensemble des régions annexées, émis entre janvier et avril 1919.

En Vénétie julienne et au Trentin, ils furent employés jusqu'au 20 avril 1919 (après cette date, ce furent les timbres italiens normaux qui y furent employés)

En Dalmatie, ils furent employés jusqu'en février 1921



Timbres spécifiques pour la côte dalmate (du 1^{er} mai 1919 jusqu'au début 1922)

À Paris, l'Italie reçut bien ses territoires nordiques, mais Wilson s'opposa à toute concession en Dalmatie : il exigea et obtint que toute la Dalmatie aille à la Yougoslavie, qui venait de naître. La seule concession qu'Orlando parvint à arracher était un statut spécial pour la ville de Fiume, qui devint une ville autonome sous contrôle de la Société des Nations. Ces piètres résultats rendirent l'Italie furieuse, et le cabinet Orlando tomba.

2. Fiume

Un personnage hors du commun surgit alors : Gabriele d'Annunzio. Dandy et mythomane, écrivain et poète, il était aussi un patriote exalté. Il organisa le 12 septembre 1919 avec une paire de milliers de militants, nommés les *arditi* (les braves), une marche sur Fiume.

Contre toute attente, cette marche fut un succès, et d'Annunzio déclara Fiume ville italienne.



1934, n° 332



2013, n° 3355
Gabriele d'Annunzio



1963, n° 883

La conférence de Rapallo de 1920 ayant décidé de faire de Fiume une ville libre (comme Dantzig), d'Annunzio proclama la "Régence italienne du Carnaro", mais il dut finalement évacuer la ville fin 1920.

Fiume avait entretemps émis des timbres, d'abord comme ville italienne, ensuite avec la surcharge "Reggenza Italiana del Carnaro".



Fiume, 1920, ns 110/113
Premier anniversaire de la marche sur Fiume



Fiume, 1920, n°s 118 & 125
Timbres avec la surcharge "Reggenza Italiana del Carnaro"

Pour plus de détails, je réfère à mon livre sur Fiume

3. Le fascisme au pouvoir

À Rome, pendant ce temps, c'était l'impasse politique, avec une grande instabilité ministérielle. Les libéraux, la démocratie chrétienne et la gauche se disputaient le pouvoir dans une atmosphère de crise. C'est alors que Mussolini estima son heure venue.

Benito Mussolini est né en 1883. Il se profila d'abord comme un farouche adepte de l'extrême-gauche, et se fit connaître par des articles virulents dans des feuilles de gauche. Il fonda à Milan en 1914 le quotidien *Il Popolo d'Italia*, où il prit violemment parti pour l'entrée en guerre de l'Italie.

Après la guerre, en 1919, il créa le parti fasciste, qui regroupait en fait tous les mécontents. Les fascistes avaient trois points en commun :

- La déception des anciens combattants, qui avaient vu la victoire "mutilée" à Paris.
- La crainte de troubles sociaux.
- La peur du bolchévisme, qui gagnait du terrain à partir de l'Union soviétique.



Der Duce Benito Mussolini

Benito Mussolini, le "Duce"



1923, n°s 134/136

Les faisceaux (les “fasces lictoriae”, portés par les licteurs dans l’antique Rome) devinrent le symbole du parti fasciste et lui donnèrent son nom

En 1920, Mussolini transforma le mouvement fasciste en un véritable parti politique dont il devint le chef incontesté, et rapidement, la vie politique italienne se dualisa : d’un côté la gauche, et de l’autre côté le fascisme, avec son programme nationaliste et nettement orienté à droite. Mussolini a donc pris un virage de 180 degrés par rapport à sa jeunesse !

En octobre 1922, Mussolini entreprit avec ses troupes de choc une “marche sur Rome”, pour prendre le pouvoir, et le 30 octobre 1922, le roi le nomma à la tête d’un nouveau gouvernement. On croyait que le gouvernement de Mussolini allait rapidement s’effondrer : il tint 21 ans...



1923, n° 138



1923, n° 139



1928, n° 426

Commémoration de la marche sur Rome de 1922

En 1932, une grande série de 20 timbres fut émise pour commémorer le 10^e anniversaire de la marche sur Rome. Les timbres illustrent des citations de Mussolini. Le n° 312 est le seul timbre qui représente Mussolini avant 1941.



1932, n°s 309, 310 & 312

10^e anniversaire de la marche sur Rome de 1922

En quelques années, Mussolini parvint à éliminer toute opposition, aussi bien politique que populaire. Pour y parvenir, il employa la propagande, les intimidations, les changements des lois électorales, parfois la terreur. Cela lui fut relativement facile à cause de l’absence totale d’unité dans cette opposition. Il fut bientôt reconnu par toute l’Italie comme “Il Duce”.

Il exigeait de l’ordre et de la discipline dans son parti, et créa à cet effet la *Milice nationale*, dont les effectifs devinrent les troupes de choc du parti fasciste.



1935, n°s 360/363 & P.A. n° 85
Timbres émis au profit de la Milice nationale

Il est plus que probable que c'est dans cette Milice nationale qu'il faut chercher les auteurs de l'assassinat du politicien de gauche Giacomo Matteotti, le 10 juin 1924.



1955, n° 700



Saint-Marin, 2012, n° 2332
Giacomo Matteotti

Après avoir éliminé toute opposition, il faut bien reconnaître que le régime de Mussolini, s'il ne fut pas démocratique, fut efficace et bénéfique. Quelques exemples de succès sont :

- Le retour de Fiume à l'Italie, par voie diplomatique, en 1924.
- Le redressement de l'économie et l'assainissement des finances.
- La régression spectaculaire du chômage.
- L'assèchement des Marais pontins.



1934, n°s 331 & 336
10^e anniversaire du retour de Fiume



1932, n° 313
Assèchement des Marais pontins

Le plus grand succès diplomatique de Mussolini fut de mettre un terme à la question romaine, qui durait depuis 1870, en signant en 1929 avec le pape Pie XI les accords du Latran. La souveraineté temporelle du pape était réduite à la Cité du Vatican, qui devint un État à part entière. En contrepartie, le catholicisme devint la religion d'État en Italie.



1954, n°s 670/671



25° et 30° anniversaire des accords du Latran



1959, n° 780



Vatican, 1954, n°s 192/193



25° et 30° anniversaire des accords du Latran. Le pape Pie XI



Vatican, 1959, n°s 272/273



Vatican, 1929, n°s 31/32 & 37/38



Les premiers timbres de l'État du Vatican, en 1929, après les accords du Latran

Les premières difficultés commencèrent vers 1934, lorsque Mussolini, grisé par ses succès, voulut faire de l'Italie une grande puissance coloniale. L'Italie possédait déjà en Afrique du Nord la Tripolitaine et la Cyrénaïque, qui furent réunies en 1934 pour former la Libye italienne. En Afrique orientale, l'Italie possédait déjà l'Érythrée et la Somalie, mais Mussolini voulait constituer un grand ensemble colonial en y incluant l'Éthiopie. Il attaqua l'Éthiopie en 1935 et parvint à conquérir le pays, mais au prix d'énormes difficultés militaires et financières.

L'Érythrée, la Somalie et l'Éthiopie furent fondues dans l'Afrique orientale italienne, et le 9 mai 1936, et Mussolini proclama officiellement la naissance du nouvel Empire romain. Le roi Victor-Emmanuel III devint l'empereur d'Éthiopie.



Tripolitaine, 1934, P.A. n° 63



Cyrénaïque, 1934, P.A. n° 30



Libye, 1937, P.A. n° 6

Tripolitaine + Cyrénaïque = Libye italienne



Érythrée, 1934, P.A. n° 7



Somalie, 1934 P.A. n° 7



Éthiopie, 1936, n° 1

Érythrée + Somalie + Éthiopie = Afrique orientale italienne



*Tête de Mussolini taillée dans le roc, près d'Adua
Afrique orientale italienne, 1938, P.A. n° 2*



*1938, n°s 428, P.A.n°s 107 & 111
Victor-Emmanuel III en tant qu'empereur*

La conquête de l'Éthiopie par Mussolini lui avait aliéné de nombreuses sympathies sur le plan international, et il se tourna alors de plus en plus vers Hitler, qui avait pris le pouvoir en Allemagne en 1933. Progressivement, l'Italie devint un véritable vassal de l'Allemagne nazie, et même si Mussolini joua encore un rôle important à la conférence de Munich en septembre 1938, Berlin et non Rome était le centre de l'axe Allemagne - Autriche (annexée par l'Allemagne en 1938) - Italie.

Mussolini voulut montrer son importance en annexant l'Albanie en avril 1939, en contrepartie de l'Anschluss de l'Autriche. Victor-Emmanuel III ajouta à sa liste le titre de roi d'Albanie.



*1939-1940, n°s 260/264 & 266, P.A. n°s 36 & 39 et Exprès n°s 271/272
Timbres-poste de l'occupation italienne de l'Albanie. Effigie du roi Victor-Emmanuel III, roi d'Albanie*

4. La deuxième guerre mondiale

Lorsque Hitler déclencha la guerre, le 1^{er} septembre 1939, Mussolini garda d'abord une prudente neutralité, conscient de l'impréparation de l'armée italienne. Mais, devant les succès initiaux de Hitler et la certitude que l'Allemagne allait être le vainqueur final, il se joignit à Hitler et déclara la guerre aux Alliés le 10 juin 1940.

La guerre tourna rapidement à la catastrophe pour l'Italie en Afrique, où toutes les colonies italiennes furent perdues, et où l'Allemagne dut venir en aide avec l'Afrikakorps.

Pour montrer à Hitler de quoi l'armée italienne était capable, Mussolini attaqua la Grèce le 28 octobre 1940, mais ici aussi ce fut un désastre : l'Allemagne dut ici aussi venir en aide, ce qui l'obligea à retarder son invasion de l'Union soviétique. Ce retard jouera un rôle majeur dans la défaite finale de l'Allemagne.



1941, n°s 432/437

Hitler et Mussolini : “deux peuples, une guerre”

Après l'invasion des Balkans par l'armée allemande, Mussolini “reçut” de Hitler le contrôle sur des grandes parties de la Yougoslavie démembrée : la Slovénie, le Monténégro et la zone de Fiume.



Timbres de l'occupation italienne de la Slovénie

Timbres de l'occupation italienne du Monténégro



Timbres de l'occupation italienne de la zone de Fiume

La situation se dégradait rapidement pour l'axe Berlin - Rome après Stalingrad, et en Italie, la popularité de Mussolini connaissait une chute vertigineuse, suite aux multiples revers. Dans la nuit du 24 au 25 juillet 1943, il fut mis en minorité par le Grand Conseil fasciste, et le lendemain, il fut arrêté sur ordre du roi et emprisonné dans les montagnes du Gran Sasso.

Mais Hitler veillait : un commando allemand parvint à libérer le Duce, qui n'était depuis lors plus un vassal, mais une véritable marionnette entre les mains de son "ami" Hitler. Mussolini fonda dans le Nord de l'Italie la "République sociale italienne", pour contrer le nouveau gouvernement de Badoglio à Rome, qui avait signé l'armistice avec les Alliés le 3 septembre 1943. Lorsque cet armistice fut rendu public le 8 septembre, les Allemands prirent immédiatement la relève en Italie et dans les Balkans, où ils remplacèrent leurs ex-alliés.

L'Italie était coupée en deux : le Sud, où les Allemands avaient pris la relève, considérant l'Italie comme un pays occupé, et le Nord, où la République sociale italienne restait l'alliée de Hitler.



1943-1944, timbres de la République sociale italienne

Le débarquement des Alliés en Sicile, le 10 juillet 1943, était le début d'une remontée vers le Nord qui allait se terminer par l'écroulement de la République sociale italienne au printemps de 1945 et l'assassinat de Mussolini par les partisans le 28 avril 1945.

L'une des plus dures batailles fut celle du Mont Cassin, qui dura de janvier à mai 1944.



*Gouvernement polonais en exil à Londres, 1944, n°s 17/19
La bataille du Mont Cassin*

La résistance italienne devint elle aussi de plus en plus hardie et efficace, comme aux "quatre journées de Naples" (27-30 septembre 1943). Mais les actions de la résistance engendrèrent de graves représailles de la part des Allemands, comme les massacres des Fosses ardéatines (24 mars 1944) et de Marzabotto (29 septembre 1944).



*1954, n° 676 1965, n° 917
10^e et 20^e anniversaire de la résistance*

*1975, n° 1219 1993, n° 2024
Les "quatre journées de Naples"*



1975, n° 1220

Le massacre des Fosses ardéatines



1994, n° 2065



1994, n° 2066

Le massacre de Marzabotto

Les territoires libérés entrèrent dans la période de la “lieutenance” (luogotenenza). Les forces alliées avaient d’abord émis des timbres provisoires pour la Sicile et pour Naples, mais dès le début de 1944, des timbres italiens furent émis, où les faisceaux étaient supprimés.



1943, Sicile



1943, Naples



1945, Vénétie julienne

Timbres de l’occupation alliée

(A.M.G. V.G. = Allied Military Government - Venezia Giulia)



1944, n° 451



1944, n°s 461/463



Timbres de la “lieutenance”, sans faisceaux

Les partisans émirent également de nombreux timbres, avec des surcharges, pour un usage local. Les contrefaçons et les réimpressions en sont malheureusement innombrables.



Timbre des partisans d’Aoste



Timbres des partisans de Savone

(C.L.N. = Comitato di Liberazione Nazionale)

Le 9 mai 1946, le roi Victor-Emmanuel III abdiqua en faveur de son fils, qui devint l'éphémère roi Humbert II (Umberto II).



1930, n°s 251/253

Humbert, alors prince héritier, lors de son mariage en 1930 avec la princesse Marie-José de Belgique

Les 2 et 3 juin 1946, un référendum national devait décider du sort de l'Italie : 54,3% des participants votèrent pour la république, 45,7% pour la monarchie. Humbert II quitta l'Italie le 13 juin, et partit en exil, après seulement 35 jours de règne.

C'était la fin du règne de la maison de Savoie. Les seules personnes de cette dynastie qui furent encore honorées par un timbre-poste au temps de la République ont été la reine Hélène, l'épouse du roi Victor-Emmanuel III, et sa fille, Mafalda de Savoie. La reine s'était toujours distinguée par son engagement social et ses initiatives pendant les deux guerres pour soulager la misère du peuple. Sa fille Mafalda avait été arrêtée par les Allemands en septembre 1943, et elle mourut à Buchenwald le 27 août 1944, après un bombardement américain.



*2002, n° 2565
La reine Hélène*



*1995, n° 2099
La princesse Mafalda*

XIII. La République italienne (1946-...)

1. La politique intérieure

Le référendum national des 2 et 3 juin 1946 ayant donné une majorité (loin d'être écrasante) pour un régime républicain, le roi Humbert II quitta le territoire italien le 13 juin, et Alcide de Gasperi fut prié de remplir les fonctions de chef provisoire de l'État. L'on peut considérer que ce jour est la date de naissance de la République italienne.



*1956, n°s 725/728
10^e anniversaire de la République italienne*



1966, n°s 950/951

1976, n° 1264

1996, n° 2175

20^e, 30^e et 50^e anniversaire de la République italienne



2016, n° 3674

70^e anniversaire de la République italienne

Une Assemblée constituante fut élue. Le 1^{er} janvier 1948, la nouvelle constitution, qui proclama officiellement le statut républicain de l'Italie, entra en vigueur.



2006, n° 2875
60^e anniversaire de l'Assemblée constituante



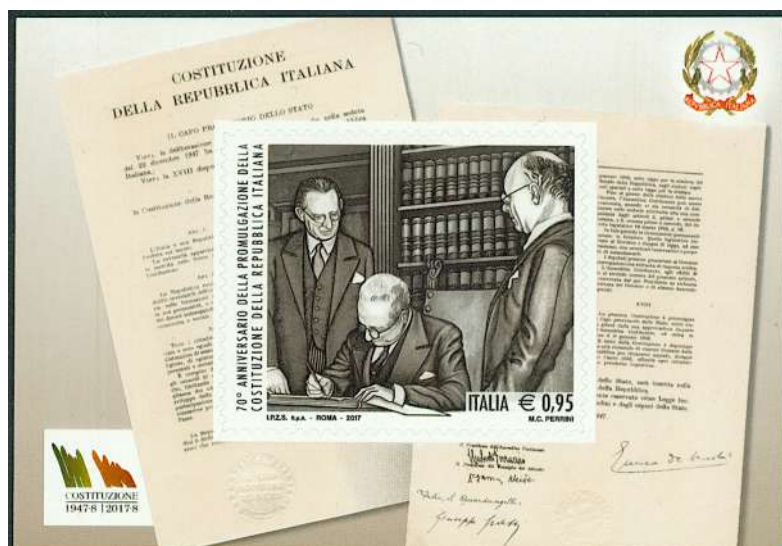
1948, n°s 516/517
Promulgation de la nouvelle constitution



1958, n°s 756/758
10^e anniversaire de la constitution



1978, n° 1351
1998, n° 2279
2008, n° 2974
30^e, 50^e et 60^e anniversaire de la constitution



2017, n° 3787
70^e anniversaire de la constitution

Les premiers présidents de la République italienne furent Enrico De Nicola (1946-1948), Luigi Einaudi (1948-1955), Giovanni Gronchi (1955-1962), Antonio Segni (1962-1964), Giuseppe Saragat (1965-1971) et Giovanni Leone (1971-1978). Ils sont réunis sur un timbre de 1976. L'Italie honore surtout à partir de 2018 ses présidents par des timbres-poste. Les voyages à l'étranger des présidents Gronchi, Saragat et Pertini ont cependant fait qu'ils sont représentés sur des timbres du Brésil et de l'Uruguay.



1976, n° 1265
Les présidents De Nicola, Einaudi, Gronchi,
Segni, Saragat et Leone



2019, n° 3905
Enrico De Nicola, président de 1946 à 1948



1974, n° 1170



2012, n° 3301
Luigi Einaudi, président de 1948 à 1955



Saint-Marin, 2011, n° 2259



2021, n° 4121
Luigi Einaudi, président de 1948 à 1955



2022, n° 4240
Antonio Segni, président de 1962 à 1964



2018, n°s 3809
Giovanni Gronchi
président de 1955 à 1962



2018, n° 3810
Giuseppe Saragat
président de 1965 à 1971



Uruguay, 1961, P.A. n°s 210/212
Giovanni Gronchi, président de 1955 à 1962



Brésil, 1958, n° 661



Iran, 1957, n° 889
Giovanni Gronchi, président de 1955 à 1962



*Brésil 1965, n° 783
Giuseppe Saragat, président de 1965 à 1971*

Le voyage du président Gronchi au Pérou en 1961 a failli provoquer un incident diplomatique : un timbre fut émis à cette occasion le 3 avril 1961, représentant la carte du Pérou. Mais il s'avéra que cette carte était inexacte : elle était amputée d'un territoire de 174 000 km², connu sous le nom de "triangle de l'Amazonie", et qui était également revendiqué par l'Équateur. Une conférence américaine avait attribué définitivement ce territoire au Pérou en 1942, mais le dessinateur italien s'était basé sur une carte de... 1939 !

Des nouveaux timbres avec la carte exacte furent imprimés d'urgence, dans une nouvelle couleur, et ils furent collés sur les timbres erronés qui étaient déjà apposés sur les aérogrammes préparés pour accompagner l'avion présidentiel. Le timbre inexact est connu sous le nom de "Gronchi rosa".



*1961, n°s 847 & 847A
Le timbre exact*



Le timbre inexact (le "Gronchi rosa")



1996, n° 2195



*Saint-Marin, 1984, n° 1097
Sandro Pertini, président de 1978 à 1985*



Uruguay, 1986, n° 1201

Avec le retour à la démocratie, le jeu des partis politiques reprit de plus belle. Au début, il y eut un gouvernement de coalition comprenant les démocrates-chrétiens, les socialistes et les communistes, constitué pour établir la république, mais rapidement, les clivages politiques devinrent trop importants pour continuer à gouverner ensemble. Jusqu'à la fin du siècle, les partis allaient parfois s'affronter, parfois s'allier, dans des gouvernements souvent éphémères : l'instabilité gouvernementale italienne atteignait un niveau rarement égalé dans les démocraties européennes. Il faut ici survoler les tendances politiques les plus importantes.

- Le parti libéral (PLI). Avec à sa tête Benedetto Croce (1866-1952), il se présenta comme le principal parti conservateur en Italie, mais il ne joua plus jamais un rôle important jusqu'à sa dissolution à la fin du XX^e siècle.

Les deux premiers présidents de la République furent cependant des membres de ce parti : De Nicola et Einaudi.



1966, n° 943



2016, n° 3643

Benedetto Croce

- Le parti communiste (PCI). Le PCI, qui devint un des plus importants partis communistes d'Europe, avait eu comme fondateurs en 1921 Antonio Gramsci (1891-1937) et Palmiro Togliatti (1893-1964). Le parti communiste italien participa au premier gouvernement républicain italien en 1946, mais dès 1947, il entra dans l'opposition et devint le plus coriace adversaire de la démocratie-chrétienne.



1987, n° 1741



1997, n° 2223

Antonio Gramsci



Union soviétique, 1964, n° 2858

Palmiro Togliatti

Deux grands noms du PCI ont été Nilde Iotti (1920-1999), qui fut la première femme à assumer la présidence de la chambre des députés de 1979 à 1992, et Enrico Berlinguer (1922-1984), qui dirigea le PCI de 1972 jusqu'à sa mort. Il eut le mérite d'œuvrer pour un Eurocommunisme plus indépendant de Moscou.



2006, n° 2876

Nilde Iotti



2014, n° 3465

Enrico Berlinguer

- Le parti socialiste (PSI). Le parti socialiste italien a été fondé en 1892. Parmi les grands nom de ses débuts, qui furent réprimés par le fascisme, il faut mentionner Filippo Turati (1857-1932) et Camillo Prampolini (1859-1930). Après la guerre, le PSI fut longtemps inféodé au parti communiste, mais son leader Pietro Nenni (1891-1991) parvint à en faire une formation importante qui participa à de nombreux gouvernements. Tout comme le parti libéral, il fut dissous en 1994 après le scandale des “mani pulite” (les mains sales), où son premier ministre Bettino Craxi était largement impliqué.



*Saint-Marin, 2012, n° 2331
Filippo Turati*



*1959, n° 786
Camillo Prampolini*



*1991, n° 1931
Pietro Nenni*

- La démocratie-chrétienne (DC). Ce parti s’est toujours profilé au centre, et a été pendant un demi-siècle le parti dominant de la scène politique italienne. Tous les premiers ministres de 1948 à 1982 et cinq des neufs présidents de la République de 1948 à 1992 sont sortis de ses rangs.

Le grand nom des premières années de l’après-guerre a été Alcide de Gasperi (1881-1954). Il fut un des fondateurs de la République italienne, et occupa le poste de premier ministre de 1945 à 1953. Il joua un rôle majeur dans la construction européenne, et est considéré, avec Jean Monnet et Robert Schuman, comme un des trois grands pères de l’Europe.



1981, n° 1475



2005, n° 2812

Alcide de Gasperi

D’autres personnalités de la DC qui furent premier ministre sont Amintore Fanfani (1908-1999, cinq fois premier ministre entre 1954 et 1987) et Aldo Moro (1916-1978, deux fois premier ministre entre 1963 et 1976). Aldo Moro fut assassiné à Rome le 9 mai 1978 par les Brigades rouges.



2008, n° 2976
Amintore Fanfani



2003, n° 2644



2016, n° 3696

Aldo Moro

D'autres membres de la DC ont également eu l'honneur d'un timbre-poste, pour leurs services dans différents gouvernements, comme Ezio Vanoni (1903-1956, économie et finance), Guido Gonella (1905-1982, justice) et Giorgio La Pira (1904-1977, promoteur du pacifisme).



2003, n° 2654
Ezio Vanoni



2004, n° 2684
Giorgio La Pira



2005, n° 2801
Guido Gonella

2. La question de Trieste

Le premier grand problème auquel le gouvernement de la jeune république fut confronté est celui de Trieste. L'Istrie, Fiume et la Dalmatie avaient été définitivement attribuées à la Yougoslavie, ce qui avait causé un exode dramatique de la population italienne de ces régions.



1997, n° 2277

Exode italien d'Istrie, de Fiume et de Dalmatie



2005, n° 2763



2007, n° 2973

Fiume, ville autrefois italienne

Mais l'Italie continuait à réclamer Trieste, parce que la ville était déjà en sa possession avant la période fasciste. Le traité de Paris de 1947 créa un "territoire de Trieste", sous contrôle de l'ONU, mais coupé en deux zones : l'une anglo-américaine, comprenant la ville de Trieste et plus de 300 000 habitants (zone A), l'autre yougoslave, avec un peu plus de 50 000 habitants (zone B).

Chaque zone émet ses propres timbres : dans la zone A des timbres de la République italienne avec la surcharge “A.M.G. / F.T.T.” (= Allied Military Government / Free Triest Territory). Dans la zone B, soit des timbres spécifiques, soit des timbres yougoslaves, avec le texte ou la surcharge “VUJA / STT” (= Vojna Uprava Jugoslavske Armije / Slobodni Teritorij Trsta, ce qui signifie “Administration militaire par l’armée yougoslave du territoire libre de Trieste”).



1947-1954 : timbres de Trieste de la zone A



1947-1954 : timbres de Trieste de la zone B

Le 26 octobre 1954, l’ONU décida que la zone A allait définitivement à l’Italie, la zone B à la Yougoslavie. Mais déjà, en 1952, l’Italie avait émis un timbre pour la foire de Trieste, avec... un drapeau italien.



1952, n° 631

Déjà le drapeau italien à Trieste !



2004, n° 2744

50^e anniversaire du retour de Trieste à l’Italie



26 octobre 1954 : enveloppe du premier jour du retour de Trieste à l’Italie.

Emploi simultané de timbres de Trieste zone A et d’Italie, et cachet de propagande : “E per sempre !”

3. La dimension européenne

La République italienne a toujours été un fervent promoteur de l'idée européenne. Deux Italiens font partie des "Pères de l'Europe" : le chrétien-démocrate Alcide de Gasperi, déjà cité, et l'homme de gauche Altiero Spinelli.



*Saint-Marin, 2011, n°s 2290/2291
Alcide de Gasperi*



*2007, n° 2945
Altiero Spinelli*

L'Italie était parmi les membres fondateurs de l'OTAN, ayant signé le Pacte atlantique le 4 avril 1949.



1953, n°s 660/661

4^e anniversaire de la signature par l'Italie du Pacte atlantique, base de l'OTAN, le 4 avril 1949



1959, n°s 781/782

10^e anniversaire de l'adhésion de l'Italie à l'OTAN

Le 14 décembre 1955, l'Italie devint membre des Nations-Unies.



2005, n° 2817

50^e anniversaire de l'entrée de l'Italie à l'ONU

En 1951, l'Italie fut parmi les premiers pays signataires du traité de Paris, qui fonda la Communauté européenne du charbon et de l'acier (CECA).



1971, n°s 1070/1071

20^e anniversaire de la CECA. Effigies de Konrad Adenauer, Robert Schuman et Alcide de Gasperi

Paul-Henri Spaak présenta le 21 avril 1956 le “Rapport Spaak” aux six membres, dont l’Italie, de la Commission européenne du charbon et de l’acier. Ce rapport a été la base de la signature par ces six pays, le 25 mars 1957, du Traité de Rome, première étape vers l’Union européenne.



1996, n° 2177

40^e anniversaire du Rapport Spaak



1967, n° 961/962



10^e et 25^e anniversaire de la signature du Traité de Rome



1982, n° 1531



1997, n° 2216



2007, n° 2925

40^e et 50^e anniversaire de la signature du Traité de Rome



2017, n° 3734
60^e anniversaire de la signature du Traité de Rome

Dès l'introduction de la monnaie unique en Europe, le 1^{er} janvier 2002, l'Italie adhéra à la zone euro.



2002, n°s 2552/2555
L'euro devient l'unité monétaire de l'Italie

4. L'Italie du XXI^e siècle

À la fin du XX^e siècle, l'Italie fut touchée par une grave crise institutionnelle. Surtout dans l'Italie méridionale et en Sicile, le crime organisé connaissait un développement rarement atteint auparavant. Les juges anti-mafia Giovanni Falcone et Paolo Borsellino furent tous deux assassinés à Palerme en 1992.



2002, n°s 2579
Les juges Giovanni Falcone et Paolo Borsellino, assassinés en 1992

Les partis politiques faisaient preuve d'impuissance, et la magistrature entama, à partir de 1992, une action "mains propres", qui mit à jour une corruption généralisée, érigée en véritable système dans le monde politique et économique. Les partis classiques, comme la DC, le PCI, le PSI et le PLI, s'effondrèrent pour faire place à de nouveaux partis, où la polarisation gauche-droite était nettement plus marquée. La figure la plus marquante sur la nouvelle scène politique fut sans conteste Silvio Berlusconi, richissime homme d'affaires qui fut le leader de la droite jusqu'à sa chute fin 2011.



*2024, n° 4450
Silvio Berlusconi*

Les présidents suivants de la République italienne ont été ont été Francesco Cossiga (1985-1992), Oscar Luigi Scalfaro (1992-1999), Carlo Azeglio Ciampi (1999-2006), Giorgio Napolitano (2006-2015) et Sergio Mattarella depuis 2015.



*2018, n° 3810
Oscar Luigi Scalfaro
président de 1992 à 1999*



*2020, n° 4034
Carlo Azeglio Ciampi
président de 1999 à 2006*



*2025, n°
Giorgio Napolitano
président de 2006 à 2015*

L'Italie essaie actuellement de se relever d'une crise économique sans précédent, et joue avec grande humanité un rôle primordial dans l'accueil des innombrables réfugiés arrivant d'Afrique par mer dans des conditions dramatiques.

La preuve des problèmes auxquels l'Italie est confrontée se concrétise dans l'élection à la tête du gouvernement de Giorgia Meloni, la première femme à occuper le poste de premier ministre. Elle préside le parti d'extrême droite *Fratelli d'Italia*.

Bibliographie

- Pierre Milza, *Histoire de l'Italie des origines à nos jours*, éd. Pluriel, 2013.
- Ivan Cloulas, *Laurent le Magnifique*, éd. Fayard, 1982.
- Ivan Cloulas, *Jules II*, éd. Fayard, 1990.
- Enzo Gualazzi, *Savonarole*, éd. Payot, 1985.
- Max Gallo, *Garibaldi*, éd. Fayard, 1982.
- André Brissaud, *Mussolini*, 3 vol., éd. Perrin, 1983.
- Jean-Mathieu Rosay, *De ware geschiedenis van de pausen*, éd. Coda, 1993.
- Benoist-Méchin, *Frédéric de Hohenstaufen*, éd. Perrin, 1980.
- Tim Cornell & John Matthews, *Atlas van het Romeinse rijk*, éd. Elsevier.
- Donald Matthew, *Atlas van de Middeleeuwen*, éd. Elsevier.
- Edward Gibbon, *Herfsttij en ondergang van het Romeinse rijk*, éd. Bruna.
- Jean Huré, *Histoire de la Sicile*, série “Que sais-je?”, éd. Presses universitaires de France, 1957.
- Guy Coutant, *Histoire et philatélie de la Grèce*.
- Guy Coutant, *Histoire et philatélie de l'Albanie*.
- Guy Coutant, *Histoire et philatélie de Fiume*.
- Guy Coutant, *Histoire et philatélie de la Somalie*.
- Et bien sûr les inépuisables ressources d'internet, en premier lieu *Wikipedia*.